



HAL
open science

Appréhender les catégories zoologiques en anthropologie historique : enjeux méthodologiques et épistémologiques

Axelle Brémont, Yoan Boudes, Simon Thuault, Ben Meyssa

► To cite this version:

Axelle Brémont, Yoan Boudes, Simon Thuault, Ben Meyssa. Appréhender les catégories zoologiques en anthropologie historique : enjeux méthodologiques et épistémologiques. *Anthropozoologica*, 2020, 55 (5), pp. 73-93. 10.5252/anthropozoologica2020v55a5 . hal-02531692

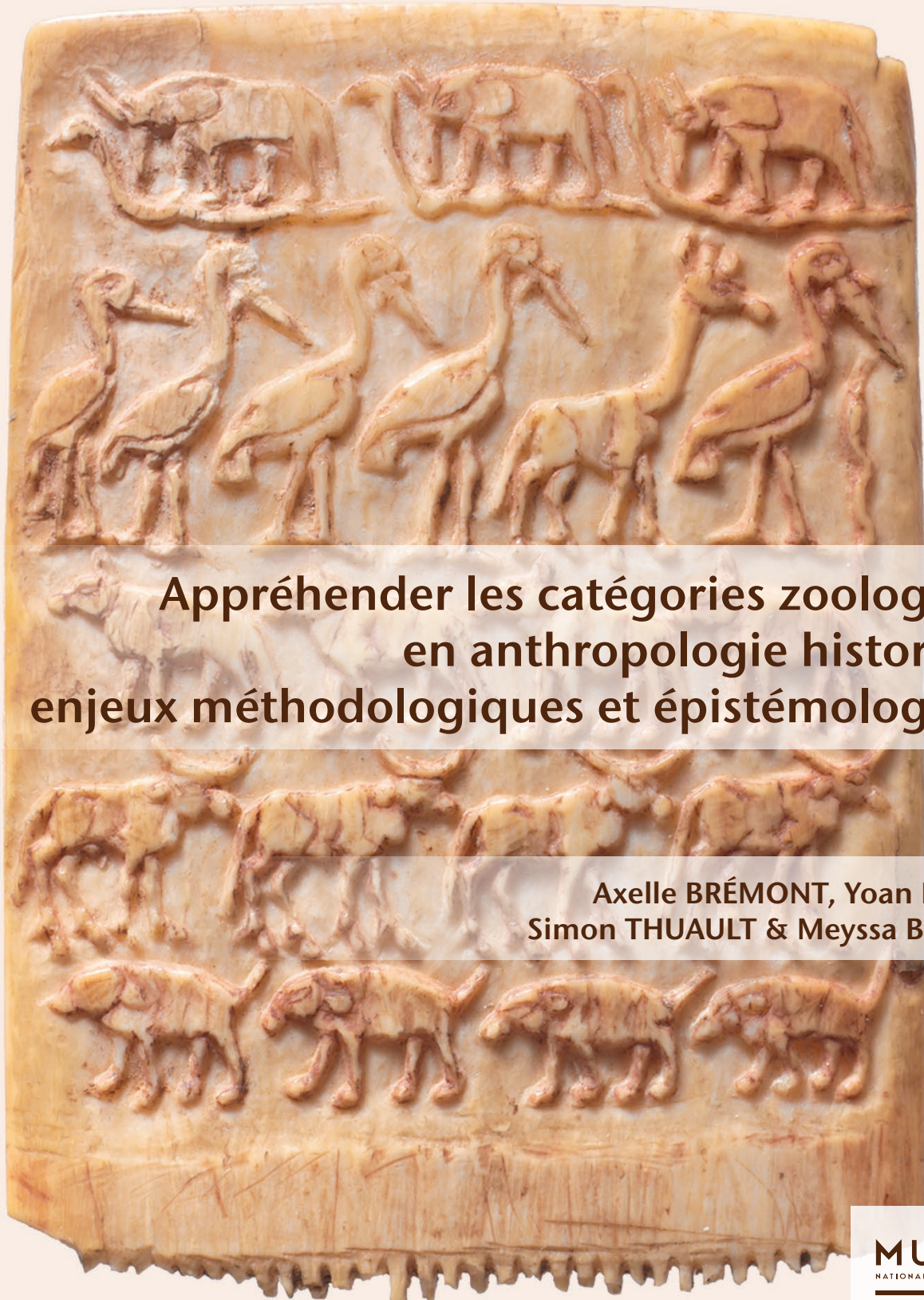
HAL Id: hal-02531692

<https://hal.science/hal-02531692>

Submitted on 11 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Appréhender les catégories zoologiques en anthropologie historique : enjeux méthodologiques et épistémologiques

Axelle BRÉMONT, Yoan BOUDES,
Simon THUAULT & Meyssa BEN SAAD

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Bruno David,
Président du Muséum national d'Histoire naturelle

RÉDACTRICE EN CHEF / EDITOR-IN-CHIEF: Joséphine Lesur

RÉDACTRICE / EDITOR: Christine Lefèvre

RESPONSABLE DES ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES / RESPONSIBLE FOR SCIENTIFIC NEWS: Rémi Berthon

ASSISTANTE DE RÉDACTION / ASSISTANT EDITOR: Emmanuelle Rocklin (anthropo@mnhn.fr)

MISE EN PAGE / PAGE LAYOUT: Emmanuelle Rocklin, Inist-CNRS

COMITÉ SCIENTIFIQUE / SCIENTIFIC BOARD:

Cornelia Becker (Freie Universität Berlin, Berlin, Allemagne)
Liliane Bodson (Université de Liège, Liège, Belgique)
Louis Chaix (Muséum d'Histoire naturelle, Genève, Suisse)
Jean-Pierre Digard (CNRS, Ivry-sur-Seine, France)
Allowen Evin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Bernard Faye (Cirad, Montpellier, France)
Carole Ferret (Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Paris, France)
Giacomo Giacobini (Università di Torino, Turin, Italie)
Véronique Laroulandie (CNRS, Université de Bordeaux 1, France)
Marco Masseti (University of Florence, Italy)
Georges Métaillé (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Diego Moreno (Università di Genova, Gènes, Italie)
François Moutou (Boulogne-Billancourt, France)
Marcel Otte (Université de Liège, Liège, Belgique)
Joris Peters (Universität München, Munich, Allemagne)
François Poplin (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean Trinquier (École Normale Supérieure, Paris, France)
Baudouin Van Den Abeele (Université Catholique de Louvain, Louvain, Belgique)
Christophe Vendries (Université de Rennes 2, Rennes, France)
Noëlie Vialles (CNRS, Collège de France, Paris, France)
Denis Vialou (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Jean-Denis Vigne (Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, France)
Arnaud Zucker (Université de Nice, Nice, France)

COUVERTURE / COVER:

Peigne dit "Peigne Davis", Égypte, période de Nagada IID-IIIa, c. 3500-3300 av. J.-C. (Metropolitan Museum of Art: inv. no. 30.8.224) / Comb called "Davis Comb", Egypt, Nagada period IID-IIIa, c. 3500-3300 BC AD (Metropolitan Museum of Art: inv. no. 30.8.224).

Anthropozoologica est indexé dans / *Anthropozoologica* is indexed in:

- Social Sciences Citation Index
- Arts & Humanities Citation Index
- Current Contents - Social & Behavioral Sciences
- Current Contents - Arts & Humanities
- Zoological Record
- BIOSIS Previews
- Initial list de l'European Science Foundation (ESF)
- Norwegian Social Science Data Services (NSD)
- Research Bible

Anthropozoologica est distribué en version électronique par / *Anthropozoologica* is distributed electronically by:

- BioOne® (<http://www.bioone.org>)

Anthropozoologica est une revue en flux continu publiée par les Publications scientifiques du Muséum, Paris, avec le soutien du CNRS.

Anthropozoologica is a fast track journal published by the Museum Science Press, Paris, with the support of the CNRS.

Les Publications scientifiques du Muséum publient aussi / The Museum Science Press also publish:

Adansonia, *Zoosystema*, *Geodiversitas*, *European Journal of Taxonomy*, *Naturae*, Cryptogamie sous-sections *Algologie*, *Bryologie*, *Mycologie*.

Diffusion – Publications scientifiques Muséum national d'Histoire naturelle

CP 41 – 57 rue Cuvier F-75231 Paris cedex 05 (France)

Tél. : 33 (0)1 40 79 48 05 / Fax: 33 (0)1 40 79 38 40

diff.pub@mnhn.fr / <http://sciencepress.mnhn.fr>

© Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 2020

ISSN (imprimé / print): 0761-3032 / ISSN (électronique / electronic): 2107-08817

Appréhender les catégories zoologiques en anthropologie historique : enjeux méthodologiques et épistémologiques

Axelle BRÉMONT

Centre de Recherches égyptologiques de la Sorbonne,
1 rue Victor Cousin, F-75005 Paris (France)
axelle.bb@gmail.com

Yoan BOUDES

Équipe « Sens Texte Informatique Histoire »,
Sorbonne Université, 1 rue Victor Cousin, F-75005 Paris (France)
yoan.boudes@gmail.com

Simon THUAULT

Alexander von Humboldt Foundation,
Humboldt Universität zu Berlin, Unter den Linden 6, A-10099 Berlin (Allemagne)
simon.thuault@live.fr

Meysa BEN SAAD

Laboratoire SPHERE,
CNRS, Université Paris Diderot,
Bât. Condorcet, 5 rue Thomas Mann, F-75230 Paris Cedex 13 (France)
mbs.bsaad@gmail.com

Soumis le 24 octobre 2019 | Accepté le 18 février 2020 | Publié le 3 avril 2020

Brémont A., Boudes Y., Thuault S. & Ben Saad M. 2020. — Appréhender les catégories zoologiques en anthropologie historique : enjeux méthodologiques et épistémologiques, *in* Brémont A., Boudes Y., Thuault S. & Ben Saad M. (éds), Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé. *Anthropozoologica* 55 (5): 73-93. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2020v55a5>. <http://anthropozoologica.com/55/5>

RÉSUMÉ

Les relations entre humains et animaux sont largement marquées par la volonté récurrente des premiers d'organiser la diversité et la pluralité des seconds dans des catégories aux contours plus ou moins bien définis. Bien que très étudiées dans les sociétés extra-occidentales contemporaines, notamment dans les années 1960-1970, ces catégories zoologiques ont fait l'objet de moins d'incursions du côté des sciences historiques. Le but du colloque tenu en Sorbonne du 21 au 23 mars 2019 était de mettre en lumière les pratiques classificatrices de plusieurs sociétés anciennes en s'attachant moins aux résultats (l'établissement d'une taxonomie pour une aire chrono-culturelle donnée) qu'aux sources et méthodes sollicitées. Outre une introduction des communications formant le volume, dans une perspective comparatiste et en fonction des enjeux épistémologiques privilégiés par chacune, ce premier article se veut tout à la fois introduction historiographique et théorique, rappelant en particulier les références, les débats et les avancées de l'ethnobiologie, de la linguistique structurale, de la psychologie cognitive et de l'histoire des sciences, et synthèse de la table ronde générale sur les sources exploitables pour reconstituer et discuter les catégories zoologiques d'une société passée. Cette introduction est donc l'occasion de récapituler l'ensemble de ces témoins historiques – divisés en indices lexicalisés et discursifs, lexicaux indirects et non-lexicaux (iconographiques, archéozoologiques et autres) –, leurs usages différenciés et la question de leur interprétation.

MOTS CLÉS
Anthropologie historique,
épistémologie,
catégories zoologiques,
taxonomie,
ethnobiologie,
linguistique,
psychologie cognitive.

ABSTRACT

How to grasp zoological categories in past societies. Methodological and epistemological issues.

Human-animal relationships are notably characterized by a recurring desire of the former to organize the diversity and plurality of the latter within more-or-less strictly-defined categories. Although extensively studied by anthropologists in the 1960s and 1970s, such zoological categories have attracted much less attention in historical studies. The goal of the international workshop held in the Sorbonne on March 21st-23rd, 2019 was to shed light on classificatory practices in several past societies, focusing less on the results (establishing the taxonomy of one given chrono-cultural area) and rather on the sources and methods. Besides introducing the contributions in this volume, in a comparatist perspective and according to the epistemological issues they tackle, this first paper is both a historiographic and theoretical introduction, calling to mind the references, debates and advances of ethnobiology, structural linguistics, cognitive psychology and history of sciences, as well as an account of the final roundtable on the question of which sources the historian may exploit in order to reconstruct and discuss zoological categories in a past society. This introduction aims at summarizing the available evidence, divided into “lexicalized” and “discursive”; indirect lexical; and non-lexical (e.g. iconographic, zooarchaeological) clues, as well as evoking their differences in use and interpretation.

KEY WORDS

Anthropological history,
epistemology,
zoological categories,
taxonomy,
ethnobiology,
linguistics,
cognitive psychology.

INTRODUCTION

Le colloque *Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé*, organisé en mars 2019 sous l’égide de la Faculté des Lettres de Sorbonne Université, en partenariat avec l’université Paris Diderot et la Humboldt-Universität de Berlin, a réuni une cinquantaine de chercheurs et chercheuses de disciplines variées autour d’un questionnement sur les sources et les méthodes permettant d’appréhender les catégorisations des animaux dans les sociétés anciennes jusqu’au XVII^e siècle. Quoique la question des catégories zoologiques mises en œuvre par les sociétés non-occidentales et au-delà des classifications d’héritage linnéen ait été largement débroussaillée par l’ethnologie, au premier chef l’école d’ethnobiologie constituée autour de Brent Berlin dans les années 1970, ce n’est que récemment qu’elle est devenue objet d’histoire à part entière, et ce d’abord au prisme de l’histoire des sciences. Il s’agissait donc ici de revenir tout à la fois sur les apports théoriques fondamentaux de l’anthropologie sociale et culturelle, dont les historiens ne sont pas toujours pleinement avertis, et sur les spécificités propres aux disciplines historiques, à même d’apporter une contribution originale à certains des débats qui ont agité l’ethnozoologie.

La richesse des échanges et des actes présentés dans ce volume tient avant tout à la volonté comparatiste qui a sous-tendu l’ensemble de la démarche. On le constatera à la variété des sociétés évoquées : du Magdalénien aux voyageurs lusophones du XVI^e siècle, en passant par les sources cunéiformes, l’Égypte et la Grèce antiques, la Perse sassanide ou l’Europe occidentale, Maghreb et Mashreq médiévaux. Au-delà d’études de cas individuelles et distinctes, l’enjeu était bien de se confronter à des problèmes épistémologiques communs et de circonscrire des stratégies d’exploitation des sources historiques, par nature lacunaires et ne livrant pour ainsi dire jamais de discours systématisé et organisé sur l’existence d’éventuelles taxonomies zoologiques.

SYNTHÈSE HISTORIOGRAPHIQUE : EN PASSANT PAR L’ETHNOGRAPHIE ET LA PSYCHOLOGIE COGNITIVE

Si l’une des toutes premières études mentionnant explicitement la notion de classification des êtres vivants dans des sociétés extra-occidentales revient à Émile Durkheim & Marcel Mauss (1901), ceux-ci s’occupent en réalité essentiellement de la question du totémisme – qui, après une controverse de plus d’un siècle, a été finalement rattaché par Philippe Descola à un « mode d’identification » plutôt qu’un « mode de catégorisation » proprement dit (Descola 1996). Ainsi, quoique Mauss et Durkheim rapportent que, pour les peuples qu’ils taxent de primitifs, « les animaux, les hommes, les objets inanimés ont été presque toujours conçus à l’origine comme soutenant les uns avec les autres des rapports de la plus parfaite identité » (Durkheim & Mauss 1901: 5), ils échouent à constater en parallèle l’existence de taxonomies et de classifications souvent très fines, qui prouvent que récits ontologiques de rapports entre les classes d’êtres et dénominations des formes de vie en fonction de leur morphologie, de leur habitat ou de leur éthologie, sont deux pratiques culturelles bien distinctes.

Il faut ainsi attendre que la linguistique s’intéresse de plus près à la question des terminologies extra-européennes des formes de vie (mais aussi des éléments topographiques, saisons, ou encore phénomènes météorologiques) pour voir émerger les classifications animales et végétales comme un champ de recherche à part entière. Il s’agit en particulier des travaux pionniers de l’ethnologue Harold Conklin dans les années 1950 et notamment de son volumineux *The relation of Hanunoo culture to the plant world*, consacré à l’ethnobotanique d’un peuple des Philippines (Conklin 1954).

D’une phase de collecte de données ethnographiques de base, la discipline évolue ensuite dans les années 1970 vers une perspective plus théorique (pour un historique complet des perspectives et des courants de l’ethnobiologie, voir Zent 2009; Medeiros Costa Neto *et al.* 2009), recherchant les structures universelles et les invariants cognitifs dont ses

tenants supposaient l'existence, sous l'influence conjointe de la psychologie cognitive et de la linguistique structurale. On reconnaît dans les acteurs principaux de cette phase la plupart des grands noms de l'ethnobiologie (Hunn 1976, 2008 ; Brown 1984 ; Atran 1998), au premier chef Brent Berlin et son école, dont l'*opus magnum Ethnobiological Classification* (Berlin 1992) fait émerger des principes généraux pour toute classification des plantes et des animaux.

L'ensemble de ces travaux est ainsi largement lié aux développements parallèles de la linguistique et de la psychologie. La première est notamment représentée par le travail de George Lakoff, qui s'attache dans *Women, Fire and Dangerous Things* (Lakoff 1987) à démontrer les mécanismes langagiers dans lesquels s'illustre la classification et dont ils sont d'après lui le meilleur vecteur. Ses travaux sur les métaphores sont également d'un grand intérêt pour la réflexion, et font définitivement entrer la problématique des catégorisations dans la tradition ultérieure en linguistique et sciences du langage (e.g. Hagège 1985 ; Grinevald 1986, 2000 ; Dubois 1995 ; Vignaux 1999 ; Aikhenvald 2000).

La perspective psychologique est quant à elle dominée par les travaux d'Eleanor Rosch (2011) sur les processus cognitifs à l'origine des catégorisations, notamment deux notions essentielles qui influencent considérablement les travaux des anthropologues contemporains. D'une part, elle contribue à définir la notion de *basic-object level* comme niveau de désignation « par défaut » d'un objet : ainsi, en-dehors de toute précision liée au contexte, un chien est bien désigné spontanément comme chien plutôt que comme mammifère ou comme labrador. D'autre part, elle est à l'origine d'un changement de paradigme majeur, inscrit dans l'héritage de la psychologie de la Gestalt, en proposant que la catégorisation d'un objet n'est pas tributaire d'une liste d'attributs essentiels qu'il se doit de posséder, mais davantage conçue comme une comparaison globale avec un exemplaire considéré comme prototypique de la catégorie en question. L'une des conséquences principales de cette théorie est l'établissement d'une hiérarchie des objets au sein même d'une catégorie, puisqu'ils peuvent constituer des exemples plus ou moins valides, se situer à la périphérie de leur catégorie, voire même entre deux catégories, et être difficilement classifiables. L'autruche en tant qu'oiseau incapable de voler, ou l'ornithorynque (Ritvo 1998 ; Eco 1999), sont ainsi autant de « mauvais exemples » des catégories Oiseau et Mammifère. À l'inverse, il a été suggéré depuis qu'une catégorie pouvait admettre plusieurs prototypes selon les groupes sociaux considérés ou le contexte discursif. Arnaud Zucker propose ainsi de distinguer « prototype idéal » et « prototype vulgaire » comme deux pôles complémentaires : ainsi, toujours pour les oiseaux, si l'aigle peut constituer un prototype idéal et majestueux, la poule sera son pendant prototypique vulgaire, en tant qu'oiseau le plus commun (Zucker 2005a : 9, note 15).

À la suite de cette phase pionnière, les années 1980 voient l'écllosion de nombreux débats, en particulier du fait que :

« [...] the overriding concern for demonstrating perceptual and cognitive universals and the tightly controlled format for data elicitation have forced the artificial ab-

traction and isolation of rigidly formalized taxonomies out of the flow and flux of the dynamic socio-cultural and material contexts. » (Zent 2009 : 26)

([...] le souci prépondérant de démontrer l'existence d'universels perceptifs et cognitifs, ainsi que le cadre très strict de collecte des données ethnographiques, ont imposé l'extraction abstraite de taxonomies rigides et formalisées, artificiellement isolées de flux socio-culturels et matériels qui sont, eux, dynamiques et mouvants.)

Sous l'impulsion des critiques de Roy Ellen (2006) en particulier, et dans le contexte plus large d'une remise en question de la tendance structuraliste à généraliser à l'outrance, les anthropologues se consacrent désormais plus volontiers aux subtiles variations et individualisations : déclinaison des connaissances et des compétences classificatoires entre les divers groupes sociaux ; multiplicité des taxonomies valides au sein d'une même culture, en particulier en fonction des contextes pratiques et discursifs ; et, plus récemment, évolution diachronique des savoirs écologiques, de leur mutation à leur disparition progressive ou à leur adaptation à un environnement changeant.

L'application de perspectives analogues sur la classification des non-humains à l'étude des sociétés du passé a cependant pris un tout autre chemin. Certes, des travaux précoces se développent au tout début du XX^e siècle, parmi lesquels Rudolf Burckhardt et son *Daskoische Tiersystem* (Burckhardt 1904), mais désormais datés, notamment par leur propension à juger la zoologie ancienne à l'aune de nos conceptions modernes, ils n'ont plus qu'un intérêt historiographique et n'ont de plus appelé que peu de postérité. Le renouveau du champ n'intervient guère avant les années 1960, période à partir de laquelle on peut, de manière schématique, distinguer trois traditions disciplinaires différenciées et qui se succèdent globalement dans le temps.

Ce sont d'abord les praticiens, et dans notre perspective, les biologistes, qui s'attachent à retracer un historique, plutôt qu'une véritable Histoire, de leur propre pratique. Souvent, cette vision a en effet été caractérisée par son continuisme (Duhem 1905 ; voir aussi Roger 1995 ; Rey 2013 ; Biard 2016), recherchant des précurseurs ou des « enfances de l'art ». Souvent également, ces travaux se concentrent sur la Grèce antique d'une part – censée être le lieu de naissance de la rationalité et de la rigueur scientifique (le fameux miracle grec) – et sur la Renaissance ou la période moderne d'autre part, pour lesquelles les formes d'écriture et de présentation des savoirs sur le vivant paraissent plus directement lisibles et exploitables, peut-être d'abord du fait d'une proximité certaine avec les nôtres.

À partir des années 1960 se développe une « tradition philosophe » de l'histoire des sciences, avec les réflexions de Gaston Bachelard (1934a, b), Georges Canguilhem (1967, 1977) ou Thomas Kuhn (1963), tandis qu'en parallèle, les travaux des sociologues des sciences, en particulier britanniques, se développent (Shapin 1998, 2010 ; Latour & Woolgar 2003). Cette tradition pose de premiers jalons de réflexion sur la pratique de la science et, pour ce qui nous intéresse, la question de

la catégorisation, en particulier avec la publication des *Mots et les Choses* de Michel Foucault (1966) et le renouveau de travaux sur la classification des animaux chez Aristote avec les travaux de Pierre Pellegrin (1982).

Quant à une tradition historique de l'histoire des sciences, pour paraphraser l'expression de Jacques Roger (1995), elle se développe en France sur le tard, à partir des années 1980 (Pestre 1995), et la discipline reste relativement peu préoccupée des sciences de la vie dans ses premiers temps, portant surtout sur des savoirs comme les mathématiques, l'astronomie ou la médecine. Ce désintérêt relatif s'explique en partie par des obstacles épistémologiques (statut de la biologie ou de la zoologie dans l'histoire des sciences), mais aussi par leur transmission, réalisée au sein de genres longtemps considérés comme non scientifiques, du fait de leur caractère compilatoire ou littéraire : *adab*¹ arabe médiéval, encyclopédistes médiévaux occidentaux. Pourtant, si l'Occident médiéval n'intègre pas la zoologie, ni la botanique, en tant que telles dans le cadre de ses classifications du savoir (arts libéraux, *trivium* et *quadrivium*), elles n'en sont pas moins présentes dans les ouvrages savants. L'enjeu tient aussi à une certaine fragmentation des sources textuelles qui ont abordé l'animal : médecine vétérinaire, diététique, agronomie, pharmacopée. À l'inverse, dans nombre de « classifications des savoirs » arabes, la science des animaux est bien considérée comme une discipline autonome (*ilm al-hayawān*), à laquelle se consacrent plusieurs monographies. Malgré cette situation, c'est seulement à partir des années 1990 que les historiens des sciences se saisissent pleinement du cas de l'histoire naturelle, avec par exemple pour le monde arabe les travaux pionniers de Philippe Provençal (1992) et Ahmed Aarab (Aarab & Lherminier 2015), ou ceux de Pascal Duris (2001, 2016) pour la période moderne.

Qu'il s'agisse d'ethnobiologie ou d'histoire des sciences, les deux traditions académiques ont longtemps évolué en parallèle sans dialoguer ou s'inspirer explicitement des concepts et des réalisations de l'autre. Au cours des années 1970 cependant, on voit émerger progressivement un intérêt des historiens en général pour les références de l'ethnologie et de l'anthropologie sociale, dans le sillage notamment de l'École des Annales mais aussi des travaux pionniers, en France, de Jean-Pierre Vernant (1965) ou Jacques Le Goff (1977, 1985, 2000).

L'explosion de l'intérêt pour une histoire des savoirs zoologiques est à situer dans les années 1990 et 2000, en parallèle d'un engouement croissant pour la question de l'animal en histoire culturelle de manière générale². Celui-ci s'est largement porté sur les questions de symbolique animale ainsi que les rapports entre l'humain et le vivant, sur lesquels ce volume, sans les oublier, ne se concentrera pas : les dynamiques allégoriques

ou exégétiques du bestiaire, de la fable, du matériel cultuel et autres, ne seront donc pas au cœur de nos approches, même si elles peuvent nourrir des comportements catégorisateurs. Une nouvelle génération d'historiens s'est depuis attachée à tirer les leçons des travaux des ethnozoologues et à réinterroger ces thématiques pour les sociétés du passé. Pour l'Antiquité gréco-latine, on trouve au premier chef les travaux d'Arnaud Zucker pour la question de la catégorisation qui nous intéresse (Zucker 2005a, b), mais également ceux de Liliane Bodson (1986a, b, 1987, 2009, 2010) et Hélène Normand (2015), Ingo Schaaf (2019) ou Thorsten Fögen (2009; Fögen & Thomas 2017).

Isabelle Draelants (2000, 2005), Kenneth F. Kitchell (outre sa traduction du *De animalibus* d'Albert le Grand [Kitchell & Resnick 1999], voir Kitchell & Resnick 1998; Kitchell 2014), Michel Pastoureau (1999, 2012, 2019) et Baudouin Van den Abeele (1996, 1997, 1999, 2005), ou Stavros Lazaris (1998, 2012, 2016) pour le monde byzantin, ont quant à eux largement reconsidéré les œuvres du Moyen Âge latin sur la « nature des choses ». Pour la période moderne, une telle perspective est largement abordée par les travaux de Brian W. Ogilvie (2003, 2006, 2013), notamment à travers l'étude de la classe des insectes entre Renaissance et Lumières. Ce questionnement général sur les modes d'appréhension de leur environnement par les êtres humains a également connu un certain retentissement chez les spécialistes de l'Égypte et de l'Orient ancien ces trente dernières années. Les signes dits « déterminatifs » sont devenus un objet d'étude linguistique crucial, notamment sous l'impulsion de l'« École de Jérusalem » (Goldwasser 1995, 2006, 2012)³.

Il s'agissait de circonscrire les usages de ces signes ainsi que les différents termes auxquels un même déterminatif pouvait se rapporter, afin de distinguer des catégories. L'une des plus emblématiques est certainement celle attachée au classificateur 𐤔 F27, qu'Orly Goldwasser estime évoluer au seuil du II^e millénaire d'une catégorie de type *lifeform*, qui serait l'équivalent de « mammifère », à un échelon plus élevé encore, englobant désormais des membres limitrophes tels le crocodile ou la mouche et approximant désormais notre catégorie Animal (Goldwasser 2002; sous presse). D'autres équipes à Berlin et à Liège se sont également montrées particulièrement actives dans l'étude linguistique de la catégorisation (e.g. Winand & Stella 2013; Chantraine 2014, 2017; Polis & Rosmorduc 2015). S'est ainsi développé tout un pan de la recherche égyptologique centré sur l'usage des classificateurs, les stratégies employées par les scribes et hiéroglyphes, et les processus cognitifs à l'œuvre dans l'usage de tel ou tel sémiogramme en fonction du contexte, du document, ou autre.

C'est sans doute en partie ce souffle nouveau des études sur l'animal dans les sociétés anciennes en général qui a contribué à faire naître plusieurs initiatives focalisées sur la question des rapports entre les sociétés anciennes et leur environnement, notamment à travers les problématiques de la dénomination, du savoir et de la catégorisation. Citons par exemple le réseau com-

1. *Adab* désigne aujourd'hui dans sa forme plurielle (*ādāb*) les « belles lettres », mais avait au Moyen Âge un sens plus large, englobant un savoir pluriel, une éloquence, une érudition, et des qualités éthiques et morales dont doit faire preuve l'« honnête homme », qualifié à la fois comme une « éthique » et une « esthétique », un genre littéraire et une méthode savante.

2. Voir, outre les nombreuses publications parues, comme (Kalof & Resl 2007), citées ou recensées dans les volumes précédents d'*Anthropozoologica*, la synthèse bibliographique dans Baratay & Mayaud (1997); Baratay (2012). La bibliographie présentée à la fin de cette introduction porte principalement sur la question des catégories animales, et n'est à cet égard qu'indicative.

3. Également à l'origine d'une plateforme destinée à l'étude des classificateurs en linguistique comparée, comprenant aussi une large bibliographie: <https://www.iclassifier.pw>, dernière consultation : 18/03/2020.

paratiste Zoomathia sur les savoirs zoologiques, le projet Ichtya portant plus précisément sur les poissons à l'époque médiévale, ou le récent colloque *Classification from Antiquity to Modern Times* (Pommerening & Bisang 2017). On constate aussi la multiplication des réflexions plus générales sur les mécanismes cognitifs à l'œuvre dans le processus de classification et sur les systèmes de connaissance du monde, comme le colloque *Die Liste. Ordnungen von Dingen und Menschen in Ägypten* (Deicher & Maroko 2015), ou la création du réseau de recherche Polima « Le pouvoir des listes au Moyen Âge ».

« ORDONNER LA FORMIDABLE DIVERSITÉ DU VIVANT » : TRIER, ORDONNANCER, CLASSER

Les travaux de Guillaume Lecointre & Hervé Le Guyader (2001) distinguent plusieurs types de démarches classificatrices des espèces vivantes (animales ou végétales), qu'ils différencient en fonction de leur « cahier des charges » et qui permettraient de déterminer s'il s'agit ou non de classements « rationnels », « biologiques » : le tri, l'ordonnement, la classification.

Le tri est défini, dans cette perspective, comme une distinction en fonction d'un critère arbitraire, souvent binaire (avec ou sans cornes, avec ou sans ailes et autres) ; en découle une clé de détermination qui, contrairement à une classification proprement dite, ne justifie pas la pertinence de ce groupe et n'apporterait donc aucune explication « rationnelle » ou scientifique du monde ; trier, c'est opérer un choix éliminatoire. On le comprend, la question du contexte prend ici toute sa place et il faut bien mesurer tout l'enjeu textuel qui préside à ces catégorisations conjoncturelles et pratiques : elles sont à articuler non seulement au type de sources que l'on manipule, mais aussi à l'orientation (pratique, sociale, économique, culturelle) de celles-ci.

L'ordonnement est une distinction en fonction d'un critère continu, introduisant une notion d'ordre : du plus petit au plus grand par exemple, ou encore telle la « chaîne des êtres » (*scala naturae*) qui traverse le champ des savoirs naturalistes d'Aristote à Leibniz et dispose les êtres vivants sous la forme d'une ligne ininterrompue allant du plus simple au plus complexe. Ordonner implique ainsi une hiérarchisation du vivant.

Enfin, la classification implique un emboîtement systématisé d'« ensembles argumentés » (Lecointre & Le Guyader 2001). Il fait intervenir plusieurs critères, notamment d'ordre morphologique ; au sein d'une même catégorie, un certain nombre de caractères sont partagés par tous et distinguent cette catégorie des individus hors du groupe. Surtout, ces arguments classificatoires sont hiérarchisés entre eux, dans la mesure où les catégories s'emboîtent en fonction du nombre de critères qu'elles partagent.

Toutes ces démarches demeurent arbitraires, et les motivations des pratiques et des discours classificatoires peuvent apparaître variées. Qu'il s'agisse d'*Onomastica* égyptiennes, des traités aristotéliens ou de philosophes médiévaux de la nature, s'agit-il de purement énumérer ou de « trier », « ordonner », voire « classer » au sens plein du terme ? Lecointre &

Le Guyader (2001) estiment que les critères de la pratique (de l'éleveur, par exemple) ne sont pas nécessairement les mêmes et par conséquent ne donnent pas naissance aux mêmes catégories que ceux employés par un savant cherchant à aboutir à une classification globalisante, hiérarchisée et « rationalisée ». Jacques Roger néanmoins mettait en garde contre le jugement de valeur moderniste et positiviste que peut induire une telle distinction entre motivations classificatoires utilitaires et scientifiques : « ces connaissances modernes [...] ne doivent ni servir de principe organisateur de la reconstruction historique, ni de critères de jugement, voire de condamnation, de la science du passé » (Roger 1995 : 54). Il apparaît nécessaire, pour faire œuvre d'historien, de dépasser l'aspect évolutionniste de cette distinction, en montrant que ces deux types cohabitent dans presque toutes les sociétés, y compris dans la nôtre qui, à cet égard comme à d'autres, n'a « jamais été moderne » (Latour 1991). Ainsi, pour un biologiste, la catégorie Poisson est inepte et ne recouvre aucune catégorie phylogénétique réelle, néanmoins elle demeure essentielle dans les contextes vernaculaires et quotidiens.

Il semble aussi essentiel de se débarrasser d'une autre forme de projection éthique sur les catégories du passé : celle qui voudrait à tout prix y reconstituer des taxonomies formalisées, homogènes et hiérarchiques, au détriment de toute autre forme de classement plus lâche (cf. paragraphe *Des taxonomies verticales ? Usage et hiérarchisation des 'superordinates'*). Comme le rappelle Arnaud Zucker :

« Pour être taxinomique, un classement doit organiser les classes dans une structure hiérarchique et logique selon un double principe d'inclusion et d'exclusion : inclusion (verticale) de chaque classe dans une autre (hyperonyme) [...] et exclusion mutuelle (horizontale) de toutes les classes qui appartiennent au même niveau taxinomique. » (Zucker 2005a : 116)

Un débat continue notamment d'agiter les spécialistes d'Aristote au sujet du statut épistémologique de sa catégorisation animale : s'agit-il d'une taxonomie rigoureusement organisée, ou d'un classement à la logique bien moins systématique et hiérarchique ? Nous escomptons revenir plus spécialement sur cette question à l'occasion d'un second volume d'actes, encore en préparation, qui sera consacré aux questions de transmission du savoir zoologique, et particulièrement des réflexions aristotéliennes jusqu'à l'aube de la période moderne.

Ce serait ainsi une autre forme d'évolutionnisme, tout aussi vaine et stérile pour l'historien, que de considérer que parce qu'ils n'adoptent pas l'optique taxinomique qui devient progressivement celle des naturalistes modernes⁴, les encyclopédistes médiévaux (par exemple) n'auraient pas tenu un discours rationnel sur les catégories zoologiques. Peut-être l'enjeu est-il à articuler davantage à des questions de réception : nourries à des sources diverses, issues de cultures différentes, ces sommes font appel à des taxonomie hybridées,

4. Sur le développement progressif de cette démarche taxinomique aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir par exemple Foucault (1970) ; Tillier (2005) ; Grange (2015).

convoquant des héritages multiples. Aristote reste la plupart du temps un incontournable, cependant son œuvre naturaliste a été largement abordée par les travaux historiques et il semble désormais important de mettre en lumière autant ses postérités diverses que des traditions qui ne s'y réfèrent pas, ou peu. Si les outils qui sont les nôtres ne sont pas sans intérêt pour interroger les textes d'hier, ce décentrement doit aussi aboutir à interroger nos propres pratiques scientifiques et langagières. Dans une optique résolument historique et non-continuiste, nous souhaitons enquêter ici sur la logique propre de la catégorisation au sein de ces sources anciennes, dont l'absence de stricte hiérarchisation peut aussi être révélatrice d'une autre façon d'ordonner les catégories entre elles, autorisant chevauchements, doubles catégorisations et « bricolages », comme le développe Arnaud Zucker dans sa contribution (Zucker comm. pers.).

QUELLES SOURCES POUR UNE ETHNOZOOLOGIE HISTORIQUE?

Les contributions rassemblées dans ce volume et les discussions menées au cours de la table ronde finale de la rencontre avaient notamment pour objet de circonscrire une stratégie d'exploitation des sources et d'identifier l'ensemble des indices à même de livrer des informations sur les catégories zoologiques employées par une société, en particulier celles qui, parce qu'elles appartiennent au passé, ne peuvent être éclairées par le dialogue avec un informateur ou les exercices de classification habituellement employés par les ethnozoologues. Rappelons de plus qu'il n'existe pas un système de classification unique mais bien des réalisations conjoncturelles en fonction d'enjeux discursifs, esthétiques, politiques, sociaux, pratiques et autres. Nous proposons ici de distinguer entre indices lexicalisés et discursifs directs ; indices lexicaux indirects ; et indices non lexicaux.

INDICES LEXICALISÉS ET DISCURSIFS DIRECTS

Par « indices lexicalisés » et « indices discursifs directs », nous entendons l'ensemble des termes du lexique et des discours construits visant consciemment la catégorisation des espèces animales. Il nous apparaît que ces indices peuvent être de cinq sortes :

- l'existence d'hyperonymes, lexicalisant de manière explicite l'existence de catégories « superordonnées » (*superordinate*) ;
- l'existence de « classificateurs » de type lexical ou graphémique, tels qu'ils existent en particulier dans les écritures égyptiennes et mésopotamiennes : quoiqu'ils ne soient pas prononcés, ces signes font partie intégrante du lexème qu'ils déterminent ;
- l'existence de zoonymes binomiaux ou « zoonymes pluriels » (Zucker comm. pers.), trahissant le rapprochement des taxons animaux évoqués à travers l'usage d'un même terme ensuite spécifié par un adjectif ou un génitif ;
- la description ou l'énumération verbale de critères retenus comme pertinents pour la catégorisation ;
- l'ordonnement du discours, en particulier au sein de listes, catalogues, groupements, chapitrage et autres.

Hyperonymes lexicalisés

L'hyperonymie et l'hyponymie forment deux procédés linguistiques à travers lesquels se dessine une hiérarchisation des entités et des catégories auxquelles elles sont rattachées. Ainsi, la première part d'une catégorie inférieure vers une autre de niveau supérieur (Cheval vers Équin) quand la seconde propose le chemin inverse (Klinkenberg 1996). Ces procédés apparaissent très clairement en égyptien par exemple. C'est le cas de nombreux lexèmes liés à la faune au sens générique bien attesté comme *ꜥpd.w*, signifiant « volailles » puis « oiseaux », ou *rmw*, dénomination renvoyant aux poissons de manière générale, étendue aux crocodiles à partir de périodes plus récentes.



Hyper- et hyponymie sont également liées au fait qu'une catégorie peut être « décomposée » d'après son contenu. Ainsi, en Égypte, la catégorie des *Hnmw* (oiseaux vivant principalement dans les fourrés de papyrus et les zones marécageuses) est la somme de diverses espèces : huppe, butor, martin-pêcheur et autres. C'est ce que Jean-Marie Klinkenberg nomme « décomposition sur le mode Σ ». Ce processus permet en fait de déterminer, surtout dans les langages classificateurs – c'est-à-dire possédant des morphèmes grammaticaux ou lexicaux participant d'une catégorisation globale –, si une entité x fait partie de la catégorie y (catégorisation par extension). Il s'oppose à la « décomposition sur le mode Π » (Klinkenberg 1996: 162, 163) par laquelle une catégorie se définit non pas à travers son contenu mais via les caractéristiques qu'elle implique. Sera donc considéré comme *Hnmw* tout oiseau possédant les caractéristiques liées à sa classe : limicole, exclu du circuit économique, chassé à dessein récréatif et autres. L'intérêt va ici aux attributs portés par les entités appartenant à la catégorie. C'est la notion de catégorisation par intention qui s'applique alors (Le Ny 1989).






En somme, l'existence d'hyperonymes lexicalisés (et, dans le cas égyptien, d'hypoglyphes ou hypogrammes associés) démontre une recherche linguistique de hiérarchisation de l'environnement. Ces indices sont, pour l'historien, autant de fenêtres ouvertes sur des systèmes complexes dans lesquels certaines occurrences peuvent paraître paradoxales.




Classificateurs lexicaux ou graphémiques

L'icongicité de l'égyptien hiéroglyphique et (originellement) de l'écriture cunéiforme en font de très bons laboratoires de l'étude des catégories, à travers l'examen paléographique, statistique et contextuel des classificateurs graphémiques. Dans d'autres langues, comme le chinois ou le nahuatl, ces classificateurs sont explicitement lexicalisés et s'apparentent donc à des hyperonymes (Allan 1977 ; Grinevald 1986 ; Aikhenvald 2000 ; Kilarski 2013) ; en égyptien hiéroglyphique⁵, les classificateurs se placent à la fin des lexèmes et ne possèdent a priori aucune équivalence à l'oral. Il s'agit donc de graphèmes propres au système scriptural et qui répondent à deux objectifs principaux : pallier les problèmes d'homonymie et indiquer la catégorie sémantique à laquelle appartient le lexème concerné.

5. Les classificateurs existent également dans l'écriture hiéroglyphique, cursive employée sur papyrus et ostraca, notamment dans le milieu administratif mais également dans la littérature. Toutefois, le système de classificateurs de l'hiéroglyphique s'avère moins diversifié que celui de l'écriture hiéroglyphique, la version cursive étant bien plus standardisée que son équivalent monumental.

Par exemple, dans le cas d'homographes tels que *st* (femme; canard), la désambiguïsation se fera à travers l'ajout d'un classificateur à chaque lexème :  (femme),  (canard pilet *Anas acuta* Linnaeus, 1758).

D'une part, à travers les signes prototypiques, les Égyptiens exposent la constitution de leurs catégories via un processus d'inclusion. On trouve, par exemple, une grande variété d'animaux volants accompagnés du classificateur prototypique de la catégorie, l'oie dans un premier temps, le canard pilet ensuite :  *trp* (oie rieuse *Anser albifrons* (Scopoli, 1769));  *s* (sarcelle);  *mnw.t* (pigeon-tourterelle); mais aussi  *d3gy.t* (chauve-souris);  *ff* (mouche).

À l'inverse, des appellations génériques peuvent accueillir divers classificateurs, offrant alors un aperçu de la composition de la catégorie concernée. On trouve même des cas où plusieurs classificateurs sont associés, procédé traditionnellement appelé « dissimilation graphique » ou plus récemment « dissimilation graphémique » : *mhy.t*  (les poissons destinés à être consommés); *3pd.w*  (les volailles); *w.t*  (le petit bétail), et autres.

Zoonymes binomiaux et « zoonymes pluriels »

L'usage de binoms, c'est-à-dire de zoonymes composés d'un nom partagé et d'une extension spécifique (e.g. âne du Poitou, âne de Nubie), trahit explicitement l'existence d'une catégorie regroupant l'ensemble des taxons qui ont le premier terme en commun. C'est précisément le fonctionnement de la taxonomie linnéenne qui associe à un même genre plusieurs espèces (*Gazella gazella* (Pallas, 1766), *Gazella dorcas* (Linnaeus, 1758), *Gazella leptoceros* (F. Cuvier, 1842), et autres).

Il convient d'ailleurs de relever que, dans cette langue de spécialité qui s'est développée pour outiller la biologie moderne, c'est le recours à une situation de bilinguisme qui s'érige en norme, le latin fonctionnant comme marqueur de scientificité, d'autorité et de rupture avec la langue commune (Waquet 1998; Tillier 2005; Selosse 2006, 2012, 2014). Dans l'histoire du français, cet ancrage latin a pu tisser avec les termes vernaculaires un réseau de relations complexes, sans aboutir néanmoins, dès ses débuts, à l'émergence d'une « langue à part » (Hünemörder 1983; Le Cornec 2014).

Ces binoms, particulièrement lorsque leur extension est d'ordre géographique, sont aussi très symptomatiques des emprunts et des « nouveaux venus » des classifications, même si ce n'est pas là la seule stratégie mise en œuvre devant l'inconnu zoologique : le cheval au Mexique est un « cerf de Castille » (Goldwasser 2017) tandis que la pintade pour les Romains est la *Numidica gallina* « poule d'Afrique ou de Nubie » (Bodson 2010). Contrairement à l'hyperonyme, le « zoonyme pluriel » n'est pas un nom de catégorie, mais bien un nom au niveau *basic-object*, appliqué à plusieurs espèces au lieu d'une seule. Arnaud Zucker recense chez Aristote une trentaine de termes de ce type, comme ἀετός qui désigne tout à la fois l'aigle, l'aigle marin et le squal, établissant de facto une corrélation entre ces trois espèces (Zucker comm. pers.).

De tels zoonymes pluriels sont fréquemment mobilisés pour désigner les éléments du monde marin : en français, « lion de mer » ou « loup de mer » font appel à des analogies dont la

logique n'est pas immédiatement perceptible. Ce phénomène semble particulièrement sensible pour aborder la faune aquatique, par exemple dans l'Occident médiéval. Reprenant à leur compte des motifs antiques, plusieurs textes médiévaux développent l'idée d'un monde marin miroir du monde exploré (Février 2007; Leclercq-Marx 2017a, b, 2018) où l'analogie dénomminative se déploie largement pour désigner les bêtes aquatiques, qu'il s'agisse des « porcs de mer » – pouvant désigner les marsouins ou les dauphins –, mais aussi des « poissons-chevaliers » du Roman d'Alexandre ou du célèbre moine marin que l'on retrouve jusqu'aux catalogues ichtyologiques de la Renaissance. Dans l'Europe médiévale, cette richesse lexicale peut aussi faire écho à la scène de la nomination des animaux. Au Paradis, Adam a été capable de nommer, sous le regard de Dieu, toutes les espèces qui se sont présentées à lui. Si de nombreuses représentations mettent en scène cette taxonomie originelle, première appréhension intellectuelle du monde naturel par l'homme, certaines font le choix d'omettre la présence des poissons, présentant Adam sur la terre ferme, entouré de quadrupèdes et d'oiseaux qu'il distingue, appelle et nomme successivement dans un premier geste classificatoire, souvent soutenu par la position de sa main, comme le montrent les célèbres bestiaires d'Aberdeen (Anonyme XII^e siècle: fol. 5r) et d'Ashmole (Anonyme XIII^e siècle: fol. 9r), ou encore les enluminures de la *Bible Historiale* de Guiart des Moulins (1310-1320: fol. 14r).

Énumération de critères classificatoires

Avec ce quatrième critère, nous sortons désormais de l'acte d'apposition pure d'un nom sur une forme animale, pour passer à une stratégie plus proprement textuelle : celle de la description et du regroupement des objets, qui suppose une appréhension des indices classificatoires plus directement conscientisée. En tant que telle, elle est donc d'autant plus susceptible de varier d'un individu à l'autre, laissant entrevoir des compétences ou des conceptions différenciées.

Delphine Poinot (comm. pers.) évoque ainsi un critère de classification parmi ceux employés dans le cadre d'une vision du monde zoroastrienne : les animaux pourvus de grandes griffes sont fréquemment rassemblés dans une même catégorie, mais celle-ci inclut autant le loup que la chouette. Un critère morphologique précis prévaut sur tous les autres, ainsi que sur les autres rapprochements qui pourraient primer, et dominant dans d'autres contextes, rapprochant le loup des autres fauves et la chouette des autres oiseaux. Cet exemple prouve qu'au-delà de la stricte ressemblance morphologique, les hommes choisissent d'accorder de l'importance à tel ou tel critère en fonction des symboliques qu'ils y attachent et de leurs systèmes de croyance : ici, le rapport conflictuel avec l'être humain dans la cosmogonie zoroastrienne.

Ce même rapport à l'homme, tel qu'ordonné par le moment de la Chute, organise aussi des catégories dans l'Occident chrétien : depuis saint Augustin, une rupture anthropocentrique fondamentale sépare *pecus* et *bestia*, comme l'a montré Pierre-Olivier Dittmar (2012). La distinction binaire s'y double d'un critère d'identification majeur : le régime alimentaire. Si les animaux domestiques, pacifiques, ont conservé l'état

de végétarisme qui avait cours pour tous au Paradis terrestre, les *bestiae* se caractérisent, elles, suite à leur rébellion contre l'homme, par un régime carnivore, qui structure aussi, pour la société, un réseau de symboles et d'interdits. Dans les productions médiévales de langue arabe, ce même critère peut acquérir moins d'importance selon les auteurs : c'est une autre logique, « élémentaire » et « humorale », qui sous-tend les catégories zoologiques telles qu'elles sont décrites par Aḥmad b. Abī al-Aš'at au X^e siècle (Lamouchi-Chebbi comm. pers.).

Un dernier exemple pourrait nous être fourni par l'encyclopédie latine du XIII^e siècle composée par Barthélemy l'Anglais (Bartholomeus Anglicus [1247]). Extrêmement répandu et diffusé par de nombreux manuscrits, le texte, qui entend faire le tour de la Création de façon ordonnée, consacre aux espèces animales différentes sections au sein de son économie : le livre XII est dévolu aux créatures qui volent (majoritairement des oiseaux mais aussi plusieurs insectes et la chauve-souris) et le livre XVIII est occupé par les créatures terrestres (quadrupèdes, reptiles, insectes non ailés notamment). La catégorie des « insectes » se trouve alors divisée dans deux espaces textuels distincts, selon la présence ou l'absence de parties ailées. Néanmoins, il ne faudrait pas considérer trop vite que la mouche ou la cigale sont pour autant des oiseaux au Moyen Âge. Comme le remarque Baudouin Van den Abeele, l'utilisation du doublet « *aves et volatilia* » pourrait indiquer cette conscience de Barthélemy à rassembler textuellement, pour « l'organisation générale de son exposé », deux catégories bien distinguées dans la pensée médiévale (Van den Abeele 2005). Les deux livres consacrent par exemple un chapitre à l'abeille, qui se retrouve ainsi dédoublée pour appartenir à deux catégories qui semblaient, lexicalement et discursivement, distinctes. La traduction française effectuée par Jean Corbechon en 1372 propose un témoignage intéressant de la réception de ce choix catégoriel (Ribémont 1999, 2002). Si l'*apis* du livre XII est décrite comme « née sans pieds », fidèlement à une logique étymologique de description du monde (*apes*), au livre XVIII sur les bêtes, le chapitre s'ouvre quant à lui sur ces considérations : « [...] la mouche a miel est une beste qui a moult de piez et est petite de corps entre les autres bestes [...] ». L'étymologie est donc habilement déclinée, voire retournée, pour servir la cohérence d'une classification qui est, on le comprend, avant tout stratégie d'économie de l'ouvrage. Le hiatus est d'ailleurs explicité par l'auteur dans la suite de l'extrait : « [...] et est comptee entre les oyseauls qui volent et entre les beste qui vont a leur pié [...] ». Par ce jeu de balancement et l'explicitation du critère de la locomotion et, plus implicitement, du biotope, l'auteur montre son intérêt, discret mais révélateur, pour des critères morphologiques justifiant un choix catégoriel, même si ce dernier ne va pas sans paradoxe ou fluctuations volontaires.

Ordre d'énumération des espèces au sein du discours

Comme ce dernier exemple le montrait déjà, l'ordonnement même du discours et sa mise en forme dans des stratégies de liste, de répartition en chapitres et de divisions textuelles fournissent de précieux indices pour comprendre les répartitions de la faune chez les sociétés anciennes. Le souci de classification peut ainsi apparaître au sein de listes d'entités : *Onomastica*

égyptiennes rangées d'après les classificateurs principaux qui leur sont associés, séries lexicales connues dans l'ensemble du monde mésopotamien (cf. Chalendar [sous presse]), structures livresques arborescentes et encyclopédiques qui tentent d'aborder tout ou partie de la faune, réelle ou fantasmée.

Dans les textes égyptiens tardifs mentionnant la création par le démiurge des différentes créatures destinées à peupler le monde, le processus implique le plus souvent l'apparition des divinités dans un premier temps, suivies des êtres humains, de la faune et de la flore (Vernus & Yoyotte 2005 ; Meeks 2012). Surtout, le règne animal se découpe en plusieurs strates successives. Viennent ainsi en première place les quadrupèdes, qui accompagnent les humains au quotidien dans les activités les plus essentielles : agriculture et élevage (bovins, caprinés), chasse et artisanat (bovidés sauvages), compagnie quotidienne (chiens, chats, singes et autres). En seconde place interviennent les oiseaux, souvent mis en regard des poissons, parfois les précédant, parfois apparaissant en même temps.

D'autres catégories de textes qui paraissent peut-être moins explicitement fournir un discours zoologique sont exploitables à cet égard : « listes d'offrandes » des tombes et des temples censés approvisionner le défunt en toutes choses bonnes et utiles à sa régénération et son existence dans l'au-delà (Thuault 2017), ou encore listes à caractère plus pratique – divinatoire, oniromancien, thérapeutique, pharmaceutique... Tout type d'énumération construite de manière ni purement aléatoire ni sur un critère strictement neutre (ordre alphabétique) est susceptible de procurer des informations sur les catégories.

Les listes cunéiformes ont été particulièrement sollicitées du point de vue de leur structure discursive : on observe ainsi des regroupements d'animaux récurrents entre la liste *šummaālu*, la liste ḤAR-ra (*hubullu*) et d'autres, tels : serpents/scorpions, lézards/mangoustes/souris, ovins/bovins/équins (Beaulieu 2000). Le croisement de plusieurs de ces sources permet à Vèrène Chalendar de reconnaître d'autres groupements, dont une catégorie rassemblant lion, loup, chien et renard (que l'on pourrait subsumer sous le terme de Fauve vu ses connotations négatives), apparaissant tout autant dans la liste lexicale ḤAR-ra (*hubullu*) et dans plusieurs prescriptions médicales combinant des matières animales issues de ces espèces (Chalendar 2019).

De même, les encyclopédies médiévales ne traitent pas toutes des mêmes espèces dans le même ordre et avec la même organisation (Van den Abeele comm. pers.). Si les créatures aquatiques sont généralement rassemblées au sein de la même section, comme c'est le cas chez Vincent de Beauvais (1624), Barthélemy l'Anglais (Bartholomeus Anglicus [1247]) ou Brunetto Latini (Carmody 1948), Thomas de Cantimpré choisit en revanche, dans son *De natura rerum*, de scinder cette même matière en deux livres distincts : *De monstris marinis* et *De piscibus* (Avenel 2017). L'existence d'une section consacrée uniquement aux serpents et autres bêtes rampantes dans ces catalogues est aussi sujette à variation en fonction des auteurs et des époques. Si un livre « *de reptilibus* » est absent du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, c'est bien parce qu'il n'organise pas son texte selon le même système que ses confrères : en associant les groupes de la faune à un élément (air/oiseaux, eau/poisson, terre/animaux terrestres), il fait donc disparaître, superficiellement,

le groupe des reptiles, qui n'est plus une division livresque mais se fonde ici avec les *bestiae*. De même, lorsqu'elle est imprimée à Strasbourg en 1533 par Jean Schott, la *Physica* de Hildegarde de Bingen (Hildebrandt & Gloning 2010) perd son livre sur les reptiles, attesté pourtant dans les manuscrits : les espèces qui s'y trouvaient sont basculées dans le livre précédent, consacré aux animaux terrestres. Changement de paradigme? Réinterprétation du « découpage zoologique » proposé par la Genèse? Nouvelles logiques d'organisation et de consultation de l'information zoologique? Degré supérieur d'hyponymie qui permet aux *animantium terrae* d'intégrer les rampants? Ce groupe des terrestres a bien, après tout, un sens suffisamment étendu pour accueillir aussi les espèces reptiliennes.

Les divers indices lexicaux, graphémiques et scripturaux étudiés jusqu'ici, s'ils sont souvent privilégiés dans une optique lexicographique, ne sont cependant pas seuls à la disposition de l'historien, et d'autres éléments doivent être mis en exergue.

INDICES LEXICAUX INDIRECTS

Sous le terme d'« indices lexicaux indirects », nous proposons d'inclure tout ce qui, dans les sources textuelles, pointe vers une catégorisation sous-jacente, implicite (*covert*), sans qu'elle soit nécessairement présente dans les zoonymes eux-mêmes ou dans le discours conscient dont ils font l'objet. Il nous semble pouvoir y compter :

- l'étymologie, originelle ou apocryphe, attribuée à un zoonyme ;
- proche de la précédente mais plus pertinent dans les langues sémitiques, le schème de dérivation nominale ayant présidé à la formation du zoonyme ;
- l'ensemble des autres lexèmes qui peuvent être adjoints à un zoonyme, en particulier la dénomination consacrée pour désigner le groupe formé par certains animaux, leur progéniture ou des parties de leur corps ; nous engloberons ici tous ces termes sous le nom de « lexique périphérique » ;
- le regroupement conscient ou inconscient de taxons animaux en fonction de leurs connotations, en particulier la possibilité de les substituer l'un à l'autre au sein de « métaphores topiques »⁶ ;
- la corrélation entre l'usage d'un zoonyme et un contexte d'énonciation particulier, laissant supposer un usage différencié par rapport à un terme proche.

Étymologie réelle ou apocryphe

L'origine d'un zoonyme, qu'elle soit bien attestée ou simple étymologie populaire, demeure significative en ce qu'elle trahit des logiques cognitives qui, au moins au sein de la culture considérée et chez un groupe sociolinguistique si restreint fût-il, sont considérées comme un rapprochement pertinent. À ce titre, elle donne à voir une catégorie d'usage plus ou moins répandue, mais dont l'existence ne peut pas être niée, même si la question du degré de conscientisation de cette étymologie lors du discours courant doit être soulevée.

6. Nous employons ce terme, qui peut sembler oxymorique, dans le sens d'une métaphore tellement lexicalisée qu'elle devient un topos, banale dans la langue considérée. Le terme est proposé par Vincent Nyckees : « [...] un très grand nombre d'énoncés métaphoriques exploitent des modèles préexistants, fournis par la langue ou par les discours circulant dans la communauté linguistique, ce que nous appelons la topique discursive. » (Nyckees 2000).

On connaît toute l'importance que la méthode étymologique a pu avoir à l'époque médiévale pour révéler la réalité des êtres et des choses, en même temps qu'elle a pu fournir un appui pédagogique et mnémotechnique de premier ordre, parfois radicalisé ou détourné par le Moyen Âge lui-même. Les animaux et leurs noms ne font pas exception : Isidore de Séville, dans le livre XII de ses célèbres *Étymologies* (André 2012), texte charnière qui systématise cette méthode épistémologique, propose autant de logiques associatives pour distinguer les catégories animales. Ainsi, les bêtes de sommes (*iumenta*) tirent-elles leur nom de l'aide qu'elles apportent à l'homme (*iuuent*) et le groupe des ovins se détermine-t-il par le rituel antique du sacrifice (*ouis ab oblatione dictum*). Le système permet ainsi à l'auteur tardoantique de dresser un cadre de catégorisation, englobant souvent les phénomènes de métonymie et d'hyponymie : si les serpents (*serpentes*, de *serpere*, « ramper ») appartiennent aux *reptilia*, ce dernier terme englobe aussi d'autres espèces, non apodes, tels les lézards et les geckos, qui, eux, ne sont pas des serpents. Toutefois, le système se complique : Isidore applique également ce dernier terme aux créatures aquatiques qui nagent, du fait d'une similitude du mouvement : « [...] *serpentes autem reptilia sunt, quia uentre et pectore reptant* [...] ». En somme, chez Isidore de Séville, par le recours à l'étymologie et la méthode d'élucidation du réel qu'elle propose, le terme de *reptilia* en vient à désigner autant les créatures aquatiques que les lézards pourvus de pattes et les serpents.


Identité du schème de dérivation nominale

Les langues fonctionnant sur un système de dérivation lexicale à partir d'une racine et d'un schème vocalique – au premier chef desquelles les langues sémitiques – se prêtent particulièrement à une enquête sémantique et lexicographique sur les points communs pouvant unir les représentants de tel ou tel schème de dérivation. Ce type d'indices est bien sûr à considérer avec prudence, en particulier dans la mesure où il peut refléter des considérations qui ne sont pas à proprement parler classificatoires, ou, du moins, qui peuvent être moins le fait d'une catégorisation permanente que de rapprochements ponctuels, dus au contexte, à un calembour, à un enjeu poétique (Guillaume de Vaulx comm. pers.) ; ceux-ci demeurent néanmoins dignes d'intérêt et font partie intégrante de l'enquête sur les catégories animales.

Récemment, Bernard Mathieu a pu mettre en lumière un schème de formation de noms qui désignent pour l'essentiel des espèces animales, par duplication de la troisième consonne (forme ABCC). Parmi eux, on trouve tout autant un lexème *ʒbnn* qui peut désigner alternativement une espèce d'oiseau ou de poisson en fonction du classificateur associé, *wnšš* dérivé de *wnš* (chacal), *ħdqq.w* (rats, littéralement « petits mordeurs »), ou encore *pngg* (grenouille) et nombre d'autres attestations (Mathieu 2004). Au vu de reduplications similaires en arabe, et en examinant les points communs à toutes les occurrences, le schème possède clairement une valeur de diminutif péjoratif (Mathieu 2004 : 387), circonscrivant une catégorie non nommée d'espèces animales de petite taille et méprisées.

Lexique périphérique : dénomination des troupeaux, des petits, des parties du corps

Les connotations portées par les termes désignant les groupes d'animaux, leur progéniture ou les parties de leur corps, peuvent trahir des catégories infra-discursives très évocatrices. Ainsi, le français contraste fortement les animaux qui forment des « troupeaux » de ceux qui forment des « meutes », et si les taxons associables à l'un et l'autre ne regroupent pas de catégorie précise, à l'exception peut-être de celle des Fauves, il est très clair que le premier terme ne recouvre que des herbivores inoffensifs tandis que le second dénote exclusivement des carnivores dangereux pour l'homme, y compris dans ses usages métaphoriques.

Il en va de même pour les dénominations de petits d'animaux. En anglais, *calf* désigne à l'origine le veau, mais c'est probablement la conceptualisation du bovin comme prototype de l'ensemble de la large catégorie Mammifère herbivore qui conduit à en étendre l'usage jusqu'à l'hippopotame ou à la girafe, usage attesté aussi en allemand (*Giraffenkalb*; Katharina Kolb comm. pers.). Quant à l'égyptien hiéroglyphique, le terme *t3/t3wy* qui y désigne originellement le « poussin » et est écrit par l'idéogramme correspondant  finit au Nouvel Empire par désigner non plus seulement les jeunes des oiseaux, mais également ceux du chacal, de la gazelle ou encore du crocodile. Pour d'autres termes, l'usage se restreint au contraire au fil du temps. C'est le cas du latin *pullus*, adjectif signifiant « petit » qui se substantive pour désigner le « petit d'animal » de manière générale, et qui finit par se cantonner en français moderne à la désignation du « poulain » (Lacau 1951). De même, issu du latin classique *fetus*, le mot « faon » désigne, en ancien et moyen français, le petit d'un animal quel qu'il soit – quadrupèdes ou oiseaux –, avant de se spécialiser dans la désignation de la progéniture des cervidés. Ce type de termes se révèle donc riche de perspectives pour mettre au jour des catégorisations implicites ou, au contraire, évidentes, et leurs éventuelles évolutions diachroniques.

Les noms de groupes d'animaux ou de leur progéniture ne sont peut-être pas les seuls à examiner dans le cadre d'une discussion du « lexique périphérique » : on peut également soulever la question de la dénomination des parties du corps animal. Si celles-ci sont parfois tout simplement calquées sur l'homme, des termes spécifiques tels que le français « serre » ou « crin » ou l'anglais *paw*, en tant qu'ils sont applicables à certains taxons seulement, pourraient être révélateurs de catégories *covert*. Ils doivent certes être maniés avec précaution par l'historien, car d'autres logiques que celle de la classification peuvent présider à leur utilisation ; néanmoins, même lorsqu'ils n'expriment pas un rapprochement explicite sous l'angle de la catégorisation morphologique, ils peuvent être révélateurs du statut prototypique, au sein d'une classe plus ou moins étendue, de telle ou telle espèce choisie comme parangon et dont les désignations des parties anatomiques sont plaquées sur les autres animaux de la même catégorie. C'est probablement ainsi qu'il faut interpréter la propension égyptienne à désigner certaines parties du corps humain par référence à l'anatomie des bovins (Thuault comm. pers.), en sus de plusieurs strates de signification métaphoriques et symboliques.

Interchangeabilité au sein de « métaphores topiques »

Les métaphores, surtout celles qui sont devenues si habituelles qu'elles ont été lexicalisées et sont devenues un *topos* (métaphores topiques), emblématisent bien les connotations qui entourent tel ou tel taxon animal, et peuvent ainsi dessiner les contours de regroupements inconscients. Bien évidemment, le problème pour exploiter de telles figures littéraires dans un but historique est celui de la potentielle visée poétique ou politique de certaines de ces catégories : si, dans les fables, certains animaux en viennent à symboliser un comportement par leur éthologie particulière, l'association de deux animaux peut paraître contre-intuitive face à leur catégorisation habituelle (Guillaume de Vault comm. pers.).

Il n'est donc peut-être pas nécessaire de surinterpréter les implications classificatoires de certaines *kunya* (teknonymes⁷) en langue arabe : ainsi le surnom *abū-l-'abbās*, (le père renfrogné) serait attribué autant au lion qu'à l'éléphant selon al-Damīrī (1937: m. 1405). En revanche, le fait que le coq puisse être nommé *abū Sulaymān* semble bien mettre en lumière une association directe avec la huppe (*al-hudhud*) qui, dans la tradition coranique, apporte à Salomon des nouvelles du royaume de Saba. Jacqueline Sublet suggère : « est-ce parce qu'il est un oiseau qui annonce le jour, et par extension, des nouvelles, que le coq est identifié à une relation avec Salomon ? » (Sublet 2004), mais ce rapprochement pourrait aussi être justifié par le caractère flamboyant du plumage de la huppe et, précisément, sa huppe orangée qui ferait écho à la crête du coq. Quoi qu'il en soit, le fait que ces animaux puissent, au moins ponctuellement, être placés dans une même catégorie semble patent.

Contexte d'usage des zoonymes

Comme Vèrène Chalendar (sous presse) le remarque, et comme Arnaud Zucker (2005b) a pu le démontrer, il faut ici prendre conscience de l'enjeu porté par la nature et le contexte de la source, ses stratégies sociopolitiques, esthétiques ou idéologiques propres.

Il importe en effet de ne pas superposer trop aisément les catégories affichées dans les sources qui sont les nôtres et les logiques d'organisation du vivant aux époques anciennes : traces et outils de stratégies textuelles diverses, elles demeurent des objets conjoncturels, pratiques et « orientés » qu'il faut interroger en contexte et par la comparaison. Ici, l'exploitation de catégories créées presque « sur le vif » invite à observer l'arsenal pédagogique et didactique déployé par certains auteurs. Catégories spécialisées, empiriques ou « artificielles » existent donc aussi et il faut se garder d'en généraliser l'usage à toute une société pour mieux en mesurer l'utilité directe et l'exploitation habile.

Si les espèces sont les mêmes, de nouvelles dynamiques de classement se dessinent, censées répondre à des finalités différentes ou des traditions et des sources autres, appelant un déploiement nouveau des frontières catégorielles. En bref, le manuel de diététique n'organisera pas son discours ichtyologique de la même manière que le traité de pêche ou que le manuel de biologie animale. On peut se rappeler que Hildegarde de Bingen, dans

7. Appellation originellement fondée sur la parenté dans l'onomastique arabe, en particulier « père/mère de », « fils/fille de », mais servant aussi, par extension, à désigner de manière synecdotique un être animé ou inanimé.

la *Physica* qu'elle rédige au XII^e siècle, prend soin de distinguer les poissons, au sein de chaque chapitre, selon leur chaleur, leur humidité, leur caractère diurne ou nocturne ou même la profondeur de l'eau dans laquelle ils vivent (Hildebrandt & Gloning 2010). S'ils ne sont pas explicités par l'organisation textuelle qu'elle choisit, ces critères n'en sont pas moins des classifications, certes ponctuelles, aux résonances pharmaceutiques particulières. De même, Cécile Le Cornec rappelle que la distinction première des livres diététiques au regard de la matière ichthyologique est la différence nette entre les poissons de mer et les poissons des eaux stagnantes (Le Cornec 2014). Cette importance du milieu de vie de l'animal pour les régimes de santé peut même permettre d'affiner les catégories, en introduisant des groupes comme par exemple les poissons de roches, ou ceux qui vivent dans les eaux sales à proximité des villes. Autre catégorie de la *Fachliteratur* médiévale, les traités de chasse proposent eux aussi des catégories transversales qui leur sont propres. Armand Strubel a ainsi étudié la classification «éphémère» que les traités de vénerie d'Henri de Ferrières et de Gaston Phébus mettaient en œuvre (Strubel 2005). Concrète et empirique mais surtout discursive, la distinction entre bêtes «rouges» (cerf, biche, chevreuil notamment) et bêtes «noires» (le sanglier surtout, mais également le renard ou le loup) organise l'économie du traité, sans pour autant être absolue et systématique dans sa mise en œuvre. L'intérêt ici est bien qu'une telle distribution n'est pas une constante de la littérature cynégétique de l'époque et que, même, les deux groupes disparaissent ensuite. La catégorie des bêtes «puantes» (subdivision des bêtes noires, qui se prolongent vers les mustélinés, renards et blaireaux), elle aussi, demeure à géométrie variable: l'enjeu est bien de mettre en place un système pédagogique qui polarise les différents types de gibiers, non sans faire résonner les enjeux symboliques et culturels qui s'y rattachent, pour les hiérarchiser et y rattacher des pratiques ou des techniques propres.

INDICES NON LEXICAUX

Malgré une place prépondérante de la lexicographie dans les travaux sur les catégories, les sociétés sans écriture n'ont pas été écartées de la réflexion. Nous émettons ici le postulat que les processus de stylisation et de schématisation propres à l'iconographie font logiquement ressortir les traits considérés comme saillants pour la reconnaissance de l'espèce animale considérée, et ainsi permettent de mettre en évidence des liens conscients ou inconscients entre espèces animales. Nous proposons de compter parmi les indices non lexicaux exploitables dans une enquête sur les catégories :

- le rapprochement de deux espèces à travers la figuration d'un même trait morphologique ;
- l'existence de figurations «hybrides» combinant les éléments de plusieurs espèces afin de correspondre à l'ensemble de la catégorie superordonnée ;
- l'association de plusieurs espèces au sein d'une représentation figurée ;
- l'interchangeabilité de deux espèces au sein d'une représentation figurée ;
- l'association volontaire, ou l'identité de traitement, dans la pratique (notamment dans le traitement des restes fauniques et en termes de techniques de boucherie).



FIG. 1. — Fluctuations de la représentation des pieds du chameau dans la glyptique sassanide (Poinsot comm. pers.)

Insistance sur un élément morphologique commun

La répétition d'un élément morphologique au sein de l'iconographie peut avoir comme but conscient ou comme conséquence involontaire la mise en images d'une catégorie présente à l'esprit du dessinateur : on pense en particulier aux représentations de sabots. Si, dans l'iconographie égyptienne d'époque dynastique, l'ensemble des espèces de petits bovidés présentent des sabots identiques, qui ne cherchent pas à distinguer entre oryx, bouquetin, gazelle, vache ou bélier, ni même entre l'ensemble de ces artiodactyles et les ânes périssodactyles, ce n'est là ni le parti pris de la zoologie moderne, ni celui, par exemple, des textes et de l'iconographie sassanides. Delphine Poinsot relève ainsi que :




« C'est par le décompte du nombre de doigts/sabots, qui peut être unique, deux ou cinq, que les animaux sont classés [...] au sein de cette catégorisation, un animal semble n'avoir pas de place bien définie : le chameau (*uštar*), qui appartient tantôt à la catégorie des pieds à deux segments, tantôt à celle des pieds à plusieurs segments. » (Poinsot 2018)

Or, cette fluctuation se reflète également dans la glyptique, où le pied du dromadaire est généralement figuré, comme celui du zébu, sous la forme de deux traits verticaux, mais parfois également se rapproche de la figuration des pattes d'animaux digitigrades comme le lion (Fig. 1 ; Poinsot 2018: 100).

L'examen détaillé de la morphologie des figures animales constitue ainsi un indice valide de catégorisations zoologiques qui peuvent être lexicalisées par ailleurs, ou bien appartenir au pur domaine de la *covert category*, existant dans les mentalités collectives mais ne faisant pas l'objet d'une dénomination.

Existence d'une «figuration hybride» de catégorie superordonnée

Un autre indice purement iconographique de l'existence d'une catégorie zoologique, lexicalisée ou *covert*, réside dans la création d'images hybrides, mêlant des éléments caractéristiques de diverses espèces proches, et servant d'évocation à l'ensemble d'une catégorie, comme un prototype imaginaire permettant d'en englober les différentes manifestations.

L'un des meilleurs exemples de ce comportement est décelable dans plusieurs hiéroglyphes égyptiens. Il trouve par exemple une illustration avec la vaste catégorie Poisson : si aux hautes époques cette catégorie peut être représentée par diverses espèces (tilapia  K1, barbeau  K2, mulet  K3...), à partir du Moyen Empire on trouve de plus en plus

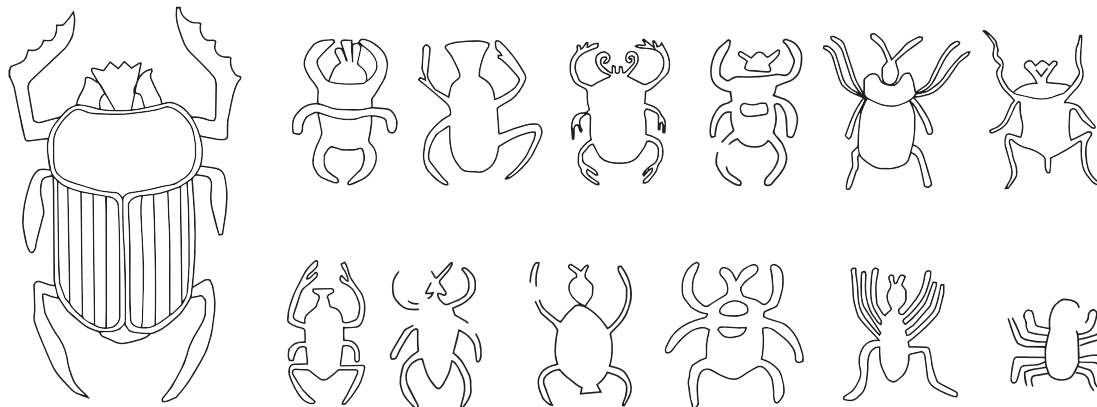





Fig. 2. — Paléographie du signe L1 (catégorie des insectes ḥpr̄r d'après Murray 1905: pl. XI).

d'occurrences d'un poisson prototypique n'appartenant à aucune espèce précise, mais associant les caractéristiques principales de sa classe: le signe  K5.

De même, Dimitri Meeks rappelle à l'égard du signe  L2 qu'il correspond bien plutôt à une catégorie Insecte volant jaune et noir à dard qu'à la seule abeille (cette particularité avait déjà été notée de longue date, par exemple par Davies [1958]):

« Il s'agit à l'évidence d'un hybride qui amalgame des éléments disparates [...] Ainsi, de façon systématique, est-il représenté avec une seule paire d'ailes, alors que les hyménoptères en ont deux. Les exemples en couleurs du signe ont les caractéristiques d'une guêpe ou mieux d'un frelon [...] On notera [...] un exemple où l'insecte, au lieu d'être pourvu de mandibules [...] présente une sorte de trompe qui l'apparente plus à certains diptères comme les mouches. » (Meeks 2010)

On pourrait multiplier les exemples: cet auteur pense déceler la même logique à l'œuvre pour le signe  L1 et le vocable ḥpr̄r, qui pourrait englober non seulement les coléoptères, mais également les arachnides, et expliquer ainsi le nombre fluctuant de pattes attribuées à sa figuration: « le scarabée sacré proprement dit n'est qu'un prototype, l'indicateur d'une classe comprenant une grande variété d'insectes » (Meeks 2010: 287), comme semble l'indiquer la plasticité du signe et de sa paléographie (Fig. 2).

Présentation conjointe dans l'iconographie

Analogue au regroupement au sein du discours examiné plus haut, le rassemblement de plusieurs espèces au sein de l'iconographie peut trahir l'appartenance à une catégorie cognitive commune. Il sera d'autant plus parlant dans un contexte dépourvu de toute intention narrative et s'apparentant à une pure présentation de théories d'animaux, où leur association comme un artifice de composition et non comme reflet d'interactions réelles apparaîtra plus sensible.

À cet égard, l'une des parois du mastaba de Ptahhotep II, à Saqqâra, apparaît particulièrement éclairante. On constate en effet, à travers la composition en registres, une forme de

distinction consciente ou inconsciente entre les différentes espèces aviaires, reflétant sommairement trois catégories. Il s'agirait de haut en bas des Oiseaux célestes (ceux dont l'aptitude au vol est particulièrement valorisée, aussi bien du point de vue de l'altitude que de la distance), des Oiseaux de surface (aptés au vol à longue distance et en haute altitude mais dont la majeure partie de l'alimentation se trouve dans les étendues d'eau, à basse profondeur) et des Oiseaux terrestres (majoritairement représentés par les échassiers, figurés plus volontiers marchant que volant) (Thuault 2017; Fig. 3).

Il semble en aller de même, bien que les représentations animales y soient limitées, au sein du « catalogue descriptif, sans 'mise en scène' écologique ou fonctionnelle » de taxons animaux et végétaux exotiques dans le « Jardin botanique » de Thoutmosis III à Karnak (Beaux 1990): certaines espèces y sont clairement disposées côte à côte volontairement afin de mettre en regard des animaux jugés similaires, tels les divers « passériformes » des parois est et ouest.

Interchangeabilité dans l'iconographie

Une variante de cette proximité affichée entre plusieurs espèces animales fréquemment associées ou présentées de concert dans un contexte descriptif plutôt que narratif, concernera leur interchangeabilité dans l'iconographie. Le fait que, sur un même support ou pour une même fonction, tel animal puisse impunément se trouver remplacé par telle espèce et non par telle autre, pourra éventuellement indiquer une forme d'adéquation entre ces deux taxons alors compris comme deux manifestations d'une même catégorie. Il en va normalement ainsi des objets de niveau subordonné, en particulier les sous-espèces ou races, dont la substitution l'une à l'autre ne prête pas à conséquence. Mais il peut également concerner deux catégories du niveau *basic-level* (i.e., deux espèces), considérées comme des variantes d'une même catégorie superordonnée. Pour l'Égypte, la paléographie (en particulier les éventails de déterminatifs que peut assumer un même mot, et surtout pour les concepts abstraits associés métaphoriquement à tel ou tel animal) se révèle à nouveau extrêmement informative.

Cet indice paraît d'autre part particulièrement exploitable dans le cas de sociétés sans textes, dans lesquelles la produc-

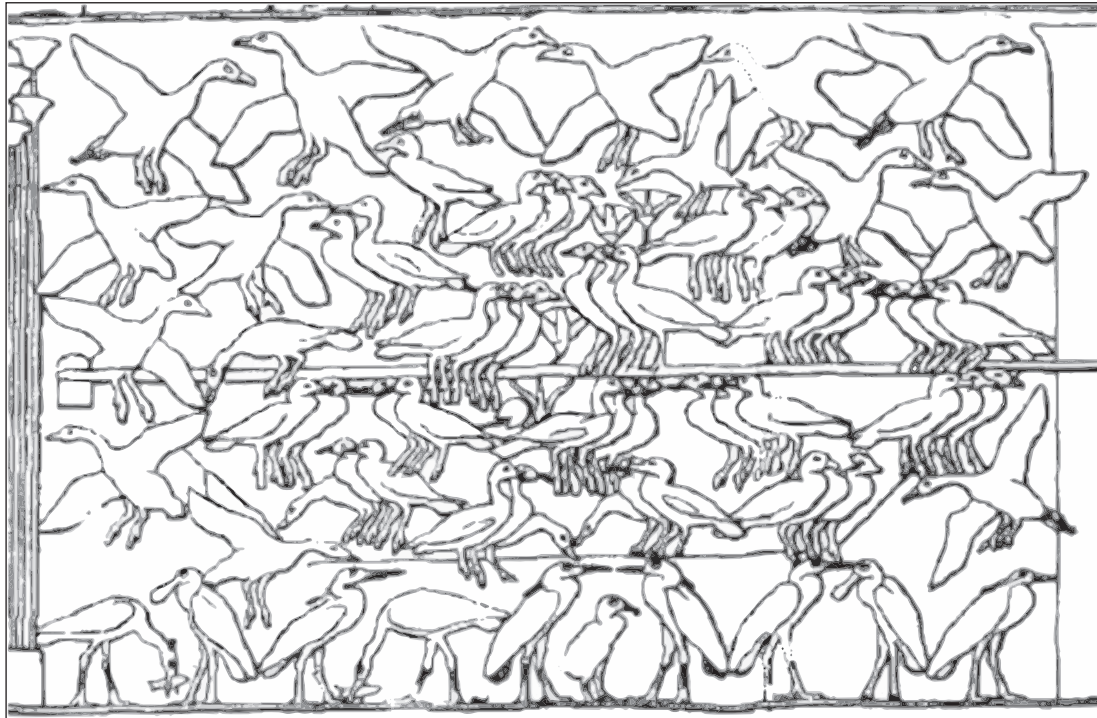


FIG. 3. — Tripartition iconographique des différentes catégories d'oiseaux (d'après Murray 1905, détail).

tion iconographique constitue notre source première. Dans le cas de la société nagadienne (qui se développe au sud de l'Égypte du IV^e millénaire), certaines productions graphiques semblent mettre en avant une catégorisation fluctuante de l'hippopotame, à mi-chemin entre les pachydermes et les fauves. Plusieurs auteurs ont signalé une collusion mentale et iconique entre l'hippopotame et l'éléphant (Adams 1996 ; Friedman 2004 ; Hendrickx & Depraetere 2004) : certains pendentifs et vases en pierre, figurant normalement exclusivement des hippopotames, présentent un museau fin et allongé comme une trompe (Fig. 4). Il n'est pas imputable à une maladresse technique dans la mesure où il se répète sur chaque exemplaire des deux sets et qu'une telle elongation est plus difficile à réaliser, fragilisant la matière travaillée. Assimilation volontaire ou confusion inconsciente ?

Les deux espèces paraissent interchangeables sur d'autres supports : les céramiques avec figurines rapportées sur la lèvre ne sont connues qu'avec des hippopotames (Fig. 5), sauf un cas avec des bovins (Boston Museum of Fine Arts : inv. no. 04.1814), et un au moins avec des éléphants, tout comme les figurines en argile, tandis qu'il s'agit des deux seuls taxons dont on connaît actuellement des représentations de femelles en gestation. Surtout, leurs ivoires sont indifféremment employés au Prédynastique, et dans l'attente d'une identification systématique des collections muséales, on ne semble pas pouvoir distinguer d'usage contrasté à l'exception du format des défenses.

Cependant, d'autres indices iconographiques semblent plutôt placer l'hippopotame du côté des Fauves. Plusieurs palettes en grauwwacke, longtemps considérées comme des hippopotames, présentent une longue queue sinueuse

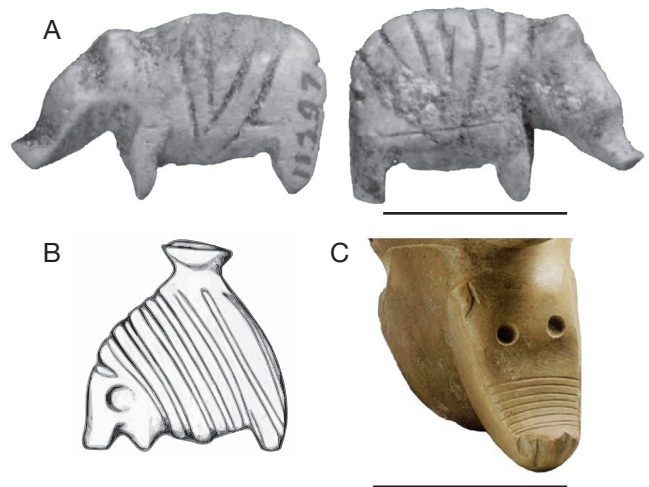


FIG. 4. — Similarité de traitement morphologique entre hippopotames et éléphants dans la ronde-bosse nagadienne en pierre : **A**, paire de pendentifs en pierre, Mesaid tombe 10, Boston MFA inv. no. 11.297-11.298 ; **B**, exemplaire issu d'un trio de pendentifs en pierre, Badari tombe 3823, Ashmolean Museum inv. no. 1924.334 (d'après Payne 1993) ; **C**, vase thériomorphe, provenance inconnue, Petrie Museum inv. no. UC 15752. Échelles : A, 1 cm ; C, 5 cm.

qui, dans les conventions nagadiennes, les rattache sans équivoque aux félins. Le traitement des oreilles et du museau rectangulaire est néanmoins similaire, et tous deux ont sur le dos un tenon perforé, absent des autres palettes zoomorphes (Fig. 6). Cette identité de traitement pourrait indiquer que l'hippopotame était pensé, selon les contextes, comme analogue à l'éléphant en tant que pachyderme producteur d'ivoire, ou aux félins comme

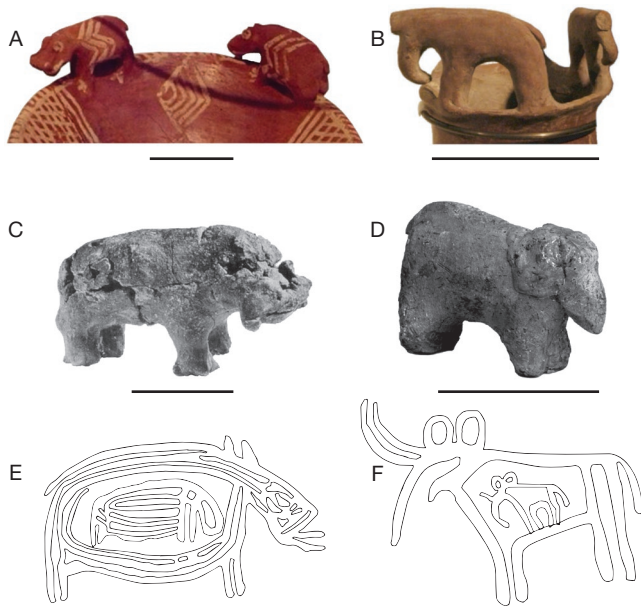


Fig. 5. — Interchangeabilité des hippopotames et des éléphants dans l'iconographie nagadienne. Dans la céramique à figurines rapportées : **A**, Mahasna, tombe H29, Manchester Museum inv. no. 5069 (détail) ; **B**, provenance inconnue, Berlin Ägyptisches Museum inv. no. 22388 (détail). Dans la coroplastie : **C**, Abydos, tombe U-239 (d'après Hartung 2011) ; **D**, Hiérakonpolis, Brooklyn Museum inv. no. 09.889.325. Figurations de femelles gravides : **E**, Abydos, tombe U-415 (détail) (d'après Dreyer *et al.* 2003) ; **F**, panneau rupestre à el-Khawy, près d'Edfou (d'après Darnell 2017). Échelles : A-D, 5 cm.

fauve et prédateur, en accord avec la férocité qui lui est prêtée dans les scènes de chasse.

Il convient néanmoins de rester plus prudent quant à cet indice en particulier, qui peut lui aussi indiquer des rapprochements *ad hoc* – à visée poétique, motivés par un contexte de comparaison bien précis ou encore par un calembour – à ne pas confondre avec des catégories systématiques et partagées par l'ensemble d'une population, quoiqu'ils restent informatifs sur les comportements classificatoires. On pourrait par exemple considérer sous ces auspices la tendance égyptienne à orner les pieds de mobilier indifféremment de pattes de taureau ou de pattes de félins, qui, plutôt qu'elle n'indique une équivalence entre ces deux catégories au sein d'une taxonomie générale, trahit plutôt une comparaison contextuelle entre deux taxons évoquant les notions de force et de puissance.

Associations ou identité de traitement dans la pratique

Enfin, les traitements évoqués dans les documents de la pratique (des inventaires et comptabilités aux traités de pharmacopée et autres) et/ou perceptibles à travers les restes archéozoologiques pourraient, eux aussi, nous informer sur certaines catégories à l'œuvre. La catégorie française du Gibier est particulièrement éclairante, regroupant des animaux de tailles et de familles diverses dont le dénominateur commun est d'être sauvages, chassés, et de constituer des viandes relativement rares, réservées aux occasions de fête, requérant souvent un traitement pré-culinaire spécial (faisandage) et se caractérisant par un goût plus musqué et prononcé que la chair d'animaux domestiques. Elle n'a

pourtant pas sa place dans une taxonomie théorique mais plutôt dans les catégories de la pratique, au premier chef celles de l'alimentation.

La confrontation des comptabilités et des rejets de boucherie contemporains de deux sites castraux du XV^e siècle a permis à Aurélie Borvon & Charles Viaut (comm. pers.) de démontrer certaines sur-distinctions par rapport à nos propres catégories, comme celle entre « béquet » et « brochet », semblent revêtir une signification tout à la fois économique et culinaire. À l'inverse, la présence conjointe de nombreux « poissons plats » confirme l'absence, dans les textes aussi, d'établissement d'une distinction entre les différences espèces ou sous-espèces, à l'opposition de nos taxonomies modernes.

Néanmoins, ces similarités de traitement restent difficiles à appréhender en raison des précautions inhérentes à l'interprétation des restes archéozoologiques : il semble dans la plupart des cas impossible de faire le lien direct entre l'os coupé, la cuisine et la table, parce que les marques laissées sur la matière osseuse sont difficiles à rapprocher de préparations culinaires précises (Aurélie Borvon comm. pers.). Il demeure donc pour le moment compliqué de distinguer des regroupements attendus en fonction de critères utilitaires, tels que les « viandes à rôtir », « à bouillir » et autres. Ainsi, comme les auteurs le remarquent, l'écart entre les outils catégoriels des hommes et des femmes du Moyen Âge, tels qu'on les retrouve dans les archives et les documents de la pratique, et les taxons modernes de l'archéozoologie, se doit d'être pris en compte et interrogé pour mieux appréhender, dans une pluridisciplinarité stimulante, les restes osseux des sites médiévaux.

QUELLE CONTRIBUTION DES SOCIÉTÉS ANCIENNES AUX DÉBATS DE L'ETHNOZOOLOGIE ?

Ces réflexions collectives sur l'originalité de la pratique historique et ses sources propres nous amènent à considérer que l'étude des catégories zoologiques dans les sociétés du passé peut non seulement s'inspirer des méthodes de l'ethnobiologie, mais également apporter une contribution *sui generis* à certains des débats qui l'ont traversée. C'est cet objectif épistémologique qui a conduit à structurer ce colloque et les actes qui en résultent en cinq axes thématiques.

QUE FAIRE DE CET ANIMAL ? CRITÈRES DE GROUPEMENT ET DE DISCRIMINATION, PROTOTYPICITÉ, 'FUZZY BOUNDARIES'

La première section se concentre sur l'identification des éléments définatoires d'une catégorie, en confrontant à nouveau la théorie du prototype et de leurs "fuzzy boundaries"⁸, issues des travaux d'Eleanor Rosch, à la notion de critères de regroupement ou de discrimination (liste d'attributs en présence/absence), afin de cerner leur contribution

8. Issue des travaux d'Eleanor Rosch (e.g. 2011), l'expression désigne l'idée que la plupart des catégories admettent un ou plusieurs membres considéré(s) comme prototypique(s) et, à l'inverse, plusieurs membres périphériques. Leur extension exacte en devient ainsi floue, comme il est difficile de délimiter si les autruches ou les pingouins font partie de la catégorie des oiseaux, du fait de leur inaptitude au vol.

méthodologique pour l'étude lexicographique de termes dont les acceptions et connotations ne sont pas toujours précisément circonscrites. Il s'agit également d'interroger à nouveau l'incompatibilité supposée de ces deux paradigmes, à la lumière de la proposition de Philippe Descola (1996: 415-422) selon laquelle la prépondérance de l'un ou l'autre système pourrait aussi refléter une préférence émique⁹ au sein d'un système culturel particulier.

Le vaste panorama proposé par Baudouin Van den Abeele (comm. pers.) permet d'observer un genre qui entend proposer une présentation ordonnée, systématique et globalisante du monde, celui de l'encyclopédisme médiéval. Dans ces sommes de savoir, les divisions en livres et en chapitres apparaissent comme autant d'indices des découpages catégoriels, et les encyclopédistes latins consacrent aux animaux des sections aussi diverses numériquement que structurellement. Certains exemples, comme celui de l'abeille évoqué plus haut, nous mettent en garde : l'enjeu livresque et idéologique domine l'économie de la matière et les catégories à l'œuvre, en se construisant comme un miroir universel de la Création, répondent autant à des réflexes épistémologiques et culturels qu'à des stratégies textuelles d'organisation, de consultation et de reprise d'une matière avant tout héritée.

C'est par l'autre bout de la problématique que l'article d'Anne Levillain (sous presse) interroge les critères de regroupement et de prototypicité, à travers l'exemple du porc et du sanglier, deux espèces qui se croisent et se distinguent au fil de leurs représentations artistiques et littéraires dans la culture grecque antique. Tous deux reliés à une masculinité en puissance, qu'elle soit sexuelle ou guerrière, porc et sanglier jouent à se démarquer culturellement à travers un réseau de métaphores épiques principalement. Une étude lexicographique poussée met en lumière tout à la fois des superpositions et de subtiles distinctions lexicales et catégorielles, selon l'angle symbolique privilégié par le discours.

L'étude présentée par Rafael Gonçalves (sous presse) investit plus particulièrement la dimension des contacts culturels : comment nomme-t-on et catégorise-t-on un animal d'un monde inconnu, à partir du monde animal qui nous est plus familier ? Comment faire place à la nouveauté dans un système cognitif existant ? La question a été explorée dans d'importants cas d'école déjà évoqués, arrivée du cheval aux Amériques ou confrontation à l'aberration de l'ornithorynque ; elle est ici appliquée aux espèces animales des Indes décrites dans les récits de voyage lusophones du XIII^e au XVI^e siècle.

Quant à Vèrène Chalendar (sous presse), sa contribution fait émerger des regroupements animaliers qui ne semblent pas faire l'objet d'une lexicalisation explicite, mais existent néanmoins bien dans la manière, relativement standardisée, d'ordonner des séries lexicales, qu'elles aient le catalogage des objets du monde, dont les animaux, pour visée principale, ou impliquent des mentions plus indirectes, tels les corpus divinatoires ou thérapeutiques.

9. Désigne les concepts propres et intrinsèques à une société en particulier, par opposition à ceux appliqués par des individus extérieurs comme des chercheurs ou des observateurs, appelés étiques. Parmi une bibliographie récente fournie, voir Olivier de Sardan (1998) ; Ginzburg (2013).

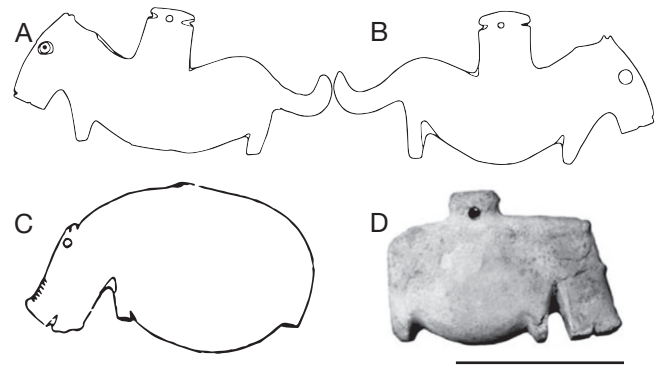




Fig. 6. — Interchangeabilité des hippopotames et des félins dans l'iconographie nagadienne : A, palette en grauwacke, provenance inconnue, Bruxelles MRAH inv.no. E06155 ; B, palette en grauwacke, provenance inconnue, Petrie Museum inv.no. UC 15782 ; C, palette en grauwacke, provenance inconnue, Petrie Museum inv.no. UC 15772 ; D, pendentif en pierre, provenance inconnue, Petrie Museum UC 15195. Échelle : D, 5 cm.

DES TAXONOMIES VERTICALES ? USAGE ET HIÉRARCHISATION DES 'SUPERORDINATES'

La deuxième section rappelle les doutes qui entourent depuis longtemps la validité d'une projection des catégories animales d'une société donnée sous la forme d'arbres de Porphyre rigoureusement hiérarchiques, faits de niveaux emboîtés par ordre croissant de généralisation. Si parfois une telle reconstitution peut être justifiée par les discours émiques, bien souvent il semble que les notions de taxonomie et de classification, et la verticalité et le fixisme qu'elles impliquent, ne soient pas adaptés à nombre de sociétés extra-occidentales. Il apparaît fructueux de prolonger la réflexion amorcée dès Brent Berlin (1992: 35-44) sur d'autres formes de visualisation graphique plus plastiques, faites de chevauchements partiels ou de systèmes de classification multiples et simultanés. Cette section a aussi vocation à discuter des méthodes accessibles à l'historien pour détecter des catégories implicites (*covert superordinates*), bien présentes à l'esprit et dans la pratique mais non nécessairement lexicalisées.

Kaouthar Lamouchi-Chebbi & Mehrnaz Katouzian-Safadi (comm. pers.) font connaître les réflexions zoologiques d'Ahmad b. Abi al-As'at, naturaliste et médecin persan du X^e siècle, bâties sur la théorie des humeurs et des quatre éléments, chaque animal étant catégorisé en fonction des pôles élémentaires dont il se rapproche. Reposant sur une combinatoire originale, ce système propose une classification des animaux raisonnée et systématique, mais qui pour autant ne s'apparente pas à une taxonomie hiérarchisée, nourrissant la réflexion sur l'existence de catégorisations, pour ainsi dire, non-verticales.

À travers une étude de cas diachronique, Marilena Panarelli (comm. pers.) présente quant à elle l'évolution de la compréhension et de la représentation des subdivisions des abeilles de l'Antiquité au XVII^e siècle. En effet, non seulement le genre *Apis* se subdivise en de nombreuses espèces, mais l'espèce admet également une classification interne afin d'identifier les fonctions au sein d'une colonie d'abeilles. La question de la systématité de ces catégories, cette fois sub- plutôt que superordonnées, est également abordée.

Enfin, Riccardo Andreozzi (comm. pers.) examine plusieurs méthodes d'étude lexicographique à même de démêler le « nœud de serpents » formé par la multitude de termes en égyptien hiéroglyphique s'appliquant à des reptiles et recevant les déterminatifs  I1 ou  I15. Mal cernés, certains ont été pris pour des hyperonymes génériques; pourtant, une étude statistique de la variabilité des déterminatifs qui peuvent leur être appliqués, de leur ordre d'apparition dans des listes lexicales, ainsi que du genre textuel dans lequel ils sont mentionnés, lui permet de circonscrire des significations plus précises et de proposer une nouvelle lecture des catégories reptiliennes en Égypte ancienne. Par son intérêt pour le contexte discursif dans lequel apparaissent ces termes et les enjeux littéraires qu'ils peuvent dévoiler, cette étude offre une ouverture parfaite sur la section suivante.

DES ANIMAUX EN CONTEXTE : CATÉGORISATIONS FLUCTUANTES, LICENCES POÉTIQUES ET AGENDAS POLITIQUES

Les contributions de la troisième section se proposent d'enquêter sur l'éventuelle plasticité des catégories appliquées à une même espèce, ainsi que l'éventuelle hétérogénéité des classifications en vigueur dans une même société, en fonction du groupe social sollicité ou du contexte considéré. Particulièrement observable dans des documents appartenant à des genres littéraires ou à des pratiques bien distincts, il s'agit là, à notre sens, d'un élément décisif pour dépasser la longue controverse, désormais partiellement délaissée, opposant « classifications intellectualistes » et « classifications utilitaires » (Zent 2009: 27).

Ces questions de plasticité des catégories et de leur hétérogénéité sont soulignées dans une approche ethnobiologique par Arnaud Zucker (comm. pers.). Il en démontre l'importance pour la lecture des textes anciens, notamment la littérature grecque, nourrie d'un regard comparatiste vers la classification linnéenne. Il nuance ainsi l'apparente opposition entre connaissances empiriques et cultures livresques, *folk taxonomies* et savoirs scientifiques, contestant l'idée d'une dimension préscientifique des savoirs anciens. Ce faisant, il interroge la validité des « formalisations artificielles » que l'histoire des sciences zoologiques a fait subir à ces savoirs, en mettant en avant leur caractère éminemment « bricolé » (espèces aux frontières de deux classes, chevauchements entre catégories) qui défie toute reconstruction fixiste.

La confrontation de sources archéozoologiques et de compatibilités issues de deux sites castraux poitevins du XV^e siècle par Aurélia Borvon & Charles Viaut (comm. pers.) permet un dialogue interdisciplinaire fructueux sur la question des catégories animales, mettant en lumière l'existence de logiques classificatoires qui peuvent alternativement surdéterminer ou sous-déterminer par rapport aux dénominations de la biologie moderne.

Quant à Delphine Poinot (comm. pers.), elle montre combien les conceptions animales de la Perse sassanide sont tributaires de leur arrière-plan zoroastrien et s'intègrent à un système de valeurs bien spécifique. Loin de constituer un savoir zoologique indépendant, faisant abstraction des autres croyances et conceptions de cette société, ou réalisé

pour lui-même dans une optique purement « scientifique », il est au contraire éminemment liturgique et exégétique, tandis que d'autres contextes discursifs peuvent se montrer plus sensibles à des traditions intellectuelles émanant des mondes grec ou indien.

L'APPRÉHENSION DES CATÉGORIES ANIMALES DANS LES SOCIÉTÉS SANS ÉCRITURE : UNE GAGEURE ?

Nous avons proposé supra quelques réflexions sur la façon d'exploiter les restes archéozoologiques et les manifestations graphiques pour entrevoir des systèmes de classement mis en pratique, et pas seulement élaborés dans des discours réflexifs ou savants, jusque chez les sociétés sans textes. Cette question fait l'objet d'une quatrième section, certes réduite.

C'est ce défi que tente de relever Clément Birouste (sous presse) à travers un réexamen de l'imagerie animalière du Magdalénien Moyen, en regard des représentations humaines et des pratiques impliquant les ossements humains et non-humains. Il conclut de ce faisceau d'indices que si l'échelle de l'espèce semble pertinente pour le producteur d'images magdalénien, il est peut-être plus révélateur qu'il traite les animaux dépeints comme autant d'individus différents. Même si de telles reconstitutions ne peuvent rester que spéculatives, à cause de l'immense éloignement chronologique qui nous sépare de ces populations, ces témoignages laissent présager l'existence de catégories animales infra-spécifiques : genrées, comportementales, saisonnières.

L'article d'Alizée Legendart (comm. pers.) rappelle lui aussi comment l'appréhension de l'environnement par les individus contribue à distinguer la faune selon la proximité qu'elle entretient avec les sociétés. Une mutation de l'attitude à l'égard du monde animal est sensible dans l'art minoen et transforme progressivement les modalités de catégorisation : on observe ainsi comment, en diachronie, l'omniprésence du bétail va peu à peu laisser la place à une plus grande présence des animaux sauvages, ou encore étrangers au milieu de production. Les objets d'art se font ici les témoins d'un enrichissement continu des catégories animales : bétail commensal, prédateurs, espèces exotiques et hybrides apparaissent comme autant de « modes » iconographiques tout au long de la civilisation crétoise.

DYNAMIQUES DE TRANSMISSION ET DE TRANSFORMATION : LES SAVOIRS ZOOLOGIQUES EN DIACHRONIE

Enfin, une dernière section explore la contribution majeure que, selon nous, une pratique de l'anthropologie historique des catégories animales peut apporter : une occasion d'étudier, souvent sur le temps long et parfois finement, la mutation de ces systèmes de catégories. Cette problématique, mise de côté par les premiers travaux ethnobiologiques par nécessité d'asseoir un cadre théorique préalable – et par excès de structuralisme – a émergé à la suite des critiques fondatrices de Roy Ellen (2006) dans les années 1980. La distance chronologique, souvent faiblesse ou difficulté de l'historien, fait ici des sociétés du passé un laboratoire parfait pour étudier ces dynamiques, en particulier celles de la période médiévale qui souvent compilent, relisent et réinterprètent des œuvres

antérieures. La multiplicité des héritages aristotéliens devrait faire l'objet du second volume des actes de ce colloque, auprès d'un éditeur différent.

Guillaume de Vaultx (comm. pers.) pense ainsi discerner la marque d'une rupture entre deux grands systèmes de catégorisation au long du X^e siècle, dont témoignerait l'épître 22 de l'œuvre soufie *Rasā'il ihwān al-ṣafā'*: déclassé de la catégorie des « bestiaux » à laquelle il était originellement rattaché en tant que grand herbivore (par opposition aux fauves carnivores), la position du rhinocéros dans la classification est un temps incertaine au moment où émerge une nouvelle polarisation de la faune, désormais anthropocentrée, entre domestiques et sauvages.

Étudiant une œuvre issue d'un milieu intellectuel comparable – celui de la production littéraire médiévale de langue arabe – et pourtant traversé de logiques différentes, Ahmed Aarab (comm. pers.) se focalise quant à lui sur les héritages perceptibles dans la classification animale du *Kitāb al-ḥayawān d'al-Ġāhiz* (IX^e siècle), traversée tout à la fois d'influences aristotéliennes et des travaux des lexicographes arabes qui l'ont précédé.

CONCLUSION

Au travers de ce large panorama, le volume se propose donc de fournir, sans viser à l'exhaustivité ni à l'universalité, autant de modalités d'appréhension pour comprendre ces classifications, catégories et découpages que l'humain a tenté d'imposer sur la formidable diversité du monde animal. Résultats de lectures, de pratiques, de sources et de conceptions culturelles variées, ces outils d'organisation du vivant se donnent donc à lire comme conjoncturels, mouvants, et apparaissent, dans bien des cas, comme des constructions discursives particulières, à même de répondre, ou de s'adapter, aux agendas de leurs auteurs ou de leurs lectorats. Ils nous invitent par-là même à dépasser les distinctions qui nous semblent souvent évidentes, universelles et globalisantes, et notamment la grande division entre sauvage et domestique : si cette distinction est présente dans l'ensemble des sociétés post-néolithiques, elle n'est pas nécessairement de premier plan ni ne préside à l'ensemble de la classification, mais peut se faire latente pour révéler des critères plus originaux, des catégories plus flexibles, des systèmes non strictement hiérarchiques et verticalisés. En souhaitant privilégier une approche multidisciplinaire et méthodologique, c'est autant la richesse de ces catégorisations que nous avons voulu tenter d'approcher que la grande difficulté de leur mise au jour, impossible, on le comprend donc, sans inscrire tous ces indices dans leur contexte d'inspiration, de production, de réception et de mise en œuvre.

Remerciements

Les auteurs tiennent à adresser leurs remerciements les plus vifs à la direction de publication d'*Anthropozoologica* pour avoir accepté d'accueillir les actes de ce colloque dans les pages de cette revue séminale, et particulièrement à Joséphine Lesur

pour son intérêt et sa confiance, ainsi qu'à l'ensemble des relecteurs qui ont fait bénéficier cette contribution et toutes les autres dans ce volume de leurs commentaires et corrections. Nous remercions également Nathalie Beaux et Jean Trinquier pour leur contribution active à cette discussion et pour les références bibliographiques qu'ils nous ont aimablement communiquées. Nous sommes particulièrement reconnaissants à Orly Goldwasser, Baudouin van den Abeele et Arnaud Zucker pour leur participation en tant que *keynote speakers* au cours du colloque, ainsi qu'à l'ensemble des contributeurs et des participants. Ces échanges n'auraient pu se tenir sans la participation financière de Sorbonne Université, des Écoles doctorales 22 et 433, de l'UMR 8167 du CNRS, du laboratoire SPHERE de l'Université Paris Diderot et de la Humboldt-Universität de Berlin, ainsi que l'aimable mise à disposition des locaux du Centre de Recherches Égyptologiques de la Sorbonne par son directeur, Pierre Tallet.

RÉFÉRENCES

- AARAB A. & LHERMINIER P. 2015. — *Le livre des animaux d'al-Jāhiz*. L'Harmattan, Paris, 161 p.
- ADAMS B. 1996. — Elephants, hippopotami and pigs: museums, stores and rooting. *Nekben News* 8: 10-11.
- AIKHENVALD A. Y. 2000. — *Classifiers: a Typology of Noun Categorization Devices*. Oxford University Press, Oxford, 564 p.
- ALLAN K. 1977. — Classifiers. *Language* 53 (2): 285-311.
- ANDRÉ J. 2012. — *Isidore de Séville, étymologies. Livre XII: Des animaux*. Les Belles Lettres, Paris, 312 p. (Coll. Auteurs latins du Moyen âge; 12).
- ANONYME XII^e SIÈCLE. — *The Aberdeen Bestiary*. [University Library, Aberdeen, cote ms. 24].
- ANONYME XIII^e SIÈCLE. — *The Ashmole Bestiary*. [Bodleian Library, Oxford, cote ms. Ashmole 1511].
- ATRAN S. 1998. — Folk biology and the anthropology of science. Cognitive universals and cultural particulars. *Behavioral and Brain Sciences* 21: 547-609. <https://doi.org/10.1017/S0140525X98001277>
- AVENEL M.-A. 2017. — Les 'monstres marins' sont-ils des 'poissons'? Le livre VI du *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, in DRAELANTS I. (éd.), *Nature et morale: sources, et postérité homilétique, des encyclopédies du XIII^e siècle. Rursus-Spicæ* (11). <https://doi.org/10.4000/rursus.1320>
- BACHELARD G. 1934a. — *La formation de l'esprit scientifique: contribution à une psychanalyse de la connaissance*. Vrin, Paris, 288 p.
- BACHELARD G. 1934b. — *Le nouvel esprit scientifique*. Félix Alcan, Paris, 135 p.
- BARATAY É. 2012. — *Le point de vue animal: une autre version de l'histoire*. Seuil, Paris, 400 p. (Coll. L'Univers historique).
- BARATAY É. & MAYAUD J.-L. 1997. — L'histoire de l'animal. Bibliographie. *Cahiers d'histoire* 42 (3-4): 444-480.
- BARTHOLOMEUS ANGLICUS [1247]. — *Liber de proprietatibus rerum*.
- BEAULIEU P.-A. 2000. — Les animaux dans la divination en Mésopotamie, in PARAYRE D. (éd.), *Les animaux et les hommes dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques. Topoi. Orient-Occident Suppl.* 2: 351-365.
- BEAUVAIS V. DE 1624. — Vincentii Burgundi, ex ordine Praedicatorum venerabilis episcopi Bellovacensis, Speculum Quadruplex, Naturale, Doctrinale, Morale, Historiale [...] Vol. 1, in BENEDICTINI COLLEGII VEDASTINI (éd.), *Bibliotheca Mundi*. Balthazar Bellère, Douai. <http://sourcencyme.irht.cnrs.fr/encyclopedie/voir/133>, dernière consultation: 25/03/2020.

- BEAUX N. 1990. — *Le cabinet de curiosités de Thoutmosis III : plantes et animaux du Jardin botanique de Karnak*. Peeters, Louvain, 349 p. (Coll. Orientalia Lovianiensa Analecta).
- BERLIN B. 1992. — *Ethnobiological Classification. Principles of Categorization of Plants and Animals in Traditional Societies*. Princeton University Press, Princeton, 354 p. (Coll. Princeton Legacy Library).
- BIARD J. 2016. — Koyré et le problème du vide au Moyen Âge : remarques sur le continuisme et le discontinuisme, in SEIDENGART J. (éd.), *Vérité scientifique et vérité philosophique dans l'œuvre d'Alexandre Koyré – suivi d'un inédit sur Galilée*. Les Belles Lettres, Paris, 125-148.
- BIROUSTE C. (sous presse). — Espèces animales et individus au Magdalénien moyen, in BRÉMONT A., BOUDES Y., THUAULT S. & BEN SAAD M. (éds), Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé. *Anthropozoologica* 55 (16). <https://doi.org/anthropozoologica2020v55a16>
- BODSON L. 1986a. — Caractères et tendances de la zoologie romaine, in BYL S. (éd.), Sciences et techniques à Rome. *Études de Lettres. Revue de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne* (208): 19-32.
- BODSON L. 1986b. — Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin. *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique* 8: 65-119.
- BODSON L. 1987. — La zoologie romaine d'après l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien, in PIGEAUD J. & OROZ J. (éd.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Conventus Pliniani Internationalis, Nantes, 22-26 octobre 1985*. Universidad Pontificia, Salamanca: 107-116.
- BODSON L. 2009. — *L'interprétation des noms grecs et latins d'animaux illustrée par le cas du zoonyme séps-séps*. Vol. 49. Académie royale de Belgique, Bruxelles, 369 p. (Coll. Mémoire de la Classe des Lettres; 49).
- BODSON L. 2010. — Les connaissances zoologiques de l'Antiquité grecque et romaine : aperçu de leur spécificité et de leur actualité. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1: 53-82.
- BROWN C. H. 1984. — *Language and Living Things. Uniformities in Folk Classification and Naming*. Rutgers University Press, New Brunswick, xvi + 306 p.
- BURCKHARDT R. 1904. — Das Koische Tiersystem: eine Vorstufe der zoologischen Systematik des Aristoteles. *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel* 15 (3): 317-414.
- CANGUILHEM G. 1967. — *La connaissance de la vie*. Vrin, Paris, 198 p. (Coll. Problèmes et controverses).
- CANGUILHEM G. 1977. — *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie : nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences*. Vrin, Paris, 188 p. (Coll. Problèmes et controverses).
- CARMODY F. J. (éd.) 1948. — *Li livres dou tresor de Brunetto Latini*. University of California Press, Berkeley, lxii + 458 p.
- CHALENDAR V. 2019. — Taxonomy and medicine: analysing transfers between disciplines, a step towards understanding Mesopotamian sciences, in MATTILA R., ITO S. & FINK S. (eds), *Animals and their Relation to Gods, Humans and Things in the Ancient World*. Springer, Wiesbaden: 59-78.
- CHALENDAR V. (sous presse). — De quelques principes de classement de la faune par les savants mésopotamiens du premier millénaire av. J.-C., in BRÉMONT A., BOUDES Y., THUAULT S. & BEN SAAD M. (éds), Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé. *Anthropozoologica* 55 (8). <https://doi.org/anthropozoologica2020v55a8>
- CHANTRAIN G. 2017. — Making a case for multidimensionality in Ramesside figurative language. *Lingua Aegyptia* 25: 41-66
- CHANTRAIN G. 2014. — The use of classifiers in the New Kingdom. A global reorganization of the classifiers system? *Lingua Aegyptia* 22: 39-59.
- CONKLIN H. 1954. — *The Relation of Hanunóo Culture to the Plant World*. Yale University Press, New Haven, 471 p.
- DAMIRI AL- 1937. — *Hayât al-hayawân al-Kubrâ*. Le Caire, 2 vol.
- DARNELL J.C. 2017. — The early hieroglyphic inscription at el-Khawy. *Archéo-Nil* 27: 49-64.
- DAVIES N. M. 1958. — *Picture Writing in Ancient Egypt*. Oxford University Press, Londres, 55 p.
- DEICHER S. & MAROKO E. 2015. — *Die Liste. Ordnungen von Dingen und Menschen in Ägypten*. Kulturverlag Kadmos, Berlin, 384 p.
- DESCOLA P. 1996. — Constructing natures. Symbolic ecology and social practice, in DESCOLA P. & PÁLSSON G. (eds), *Nature and Society: Anthropological Perspectives*. Routledge, London, 320 p. (Coll. European Association of Social Anthropologists).
- DES MOULINS G. 1310-1320. — *Bible historique*. 206 ff. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8490150s.image>, dernière consultation : 12/03/2020.
- DITTMAR P.-O. 2012. — Le seigneur des animaux entre *pecus* et *bestia* : les animalités paradisiaques des années 1300, in PARAVICINI BAGLIANI A. (éd.), *Adam, le premier homme*. SISMEL – Edizioni del Galluzzo, Florence: 219-254.
- DRAELANTS I. 2000. — Le dossier des livres « sur les animaux et les plantes » de Iorach : traditions occidentale et orientale, in DIHON A., VAN DEN ABEELE B. & DRAELANTS I. (éds), *L'Occident et le Proche-Orient au temps des croisades : traductions et contacts scientifiques entre 1000 et 1300. Actes du Colloque de Louvain-la-Neuve, 24-25 mars 1997*. Brepols, Turnhout: 191-276.
- DRAELANTS I. 2005. — La science naturelle et ses sources chez Barthélemy l'Anglais et les encyclopédistes contemporains, in VAN DEN ABEELE B. & MEYER H. (éds), *Bartholomaeus Anglicus, De Proprietatibus rerum. Texte latin et réception vernaculaire. Actes du colloque international, Münster, 9-11.10.2003*. Brepols, Turnhout: 43-99. (Coll. *De diversis artibus*).
- DREYER G., HARTUNG U., HIKADE T., KÖPP H., MÜLLER V., LACHER C., NERLICH A. & ZINK A. 2003. — Umm el Qaab. Nachuntersuchungen im frühzeitlichen Königsfriedhof. 13./14./15. Vorbericht. *MDAIK* 59: 67-138.
- DUBOIS D. 1995. — Catégories sémantiques 'naturelles' et recherches cognitives : enjeux pluridisciplinaires, in LÜDI G. & ZUBER C.-A. (éds), *Linguistique et modèles cognitifs. Contributions à l'École d'été de la Société Suisse de la Linguistique*. ARBA, Bâle: 77-104.
- DUHEM P. 1905. — *Les origines de la statique*. Hermann, Paris, 2 vol. (360 + 364 p.).
- DURIS P. 2001. — *Sciences naturelles et biologiques entre 1735 et 1900. Enjeux, pratiques, enseignement, traditions nationales*. Habilitation à diriger des recherches, université Paris-7 Diderot, Paris.
- DURIS P. 2016. — *Quelle révolution scientifique ? Les sciences de la vie dans la querelle des Anciens et des Modernes*. Hermann, Paris, 412 p.
- DURKHEIM E. & MAUSS M. 1901. — De quelques formes de classification : contribution à l'étude des représentations collectives. *Année Sociologique* 6: 1-72.
- ECO U. 1999. — *Kant et l'ornithorynque*. Grasset, Paris, 470 p.
- ELLEN R. 2006. — *The Categorical Impulse. Essays in the Anthropology of Classifying Behaviour*. Berghahn Books, London, 248 p.
- FÉVRIER C. 2007. — Les animaux de la mer. Genèse d'un bestiaire fabuleux, des mosaïques romaines aux éditions illustrées de la Renaissance. *Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique* (23): 31-53.
- FÖGEN T. 2009. — The implications of animal nomenclature in Aelian's *De natura animalium*. *Rheinisches Museum für Philologie* 152: 49-62.
- FÖGEN T. & THOMAS E. 2017. — *Interactions Between Animals and Humans in Graeco-Roman Antiquity*. De Gruyter, Berlin, Boston, 498 p.
- FOUCAULT M. 1966. — *Les Mots et les Choses*. Gallimard, Paris, 404 p.
- FOUCAULT M. 1970. — La situation de Cuvier dans l'histoire des sciences. *Revue d'histoire des sciences* 23 (1): 63-92.
- FRIEDMAN R. 2004. — Elephants at Hierakonpolis, in HENDRICKX S., FRIEDMAN R., CIALOWICZ K. & CHLONICKI M. (eds), *Egypt at its origins. Studies in memory of Barbara Adams. Proceedings of the International Conference "Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt"*, Krakow, 28th August-1st September 2002. *Orientalia Lovaniensa Analecta* 138: 131-168.

- GINZBURG C. 2013. — Nos mots et les leurs : une réflexion sur le métier de l'historien, aujourd'hui, in LANDI S. (éd.), *L'étrangement : retour sur un thème de Carlo Ginzburg*, *Essais HS 1*: 192-209.
- GOLDWASSER O. 1995. — *From Icon to Metaphor: Studies in the Semiotics of the Hieroglyphs*. University Press Fribourg, Fribourg, 195 p. (Coll. *Orbis Biblicus et Orientalis*; 142).
- GOLDWASSER O. 2002. — *Prophets, Lovers and Giraffes: Word Classification in Ancient Egypt*. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 198 p.
- GOLDWASSER O. 2006. — On the new definition of classifier languages and scripts. *Lingua Aegyptia* 14: 473-484
- GOLDWASSER O. 2012. — What are determinatives good for?, in GROSSMAN E., POLIS S. & WINAND J. (eds), *Lexical Semantics in Ancient Egyptian*. Widmaier, Hambourg: 17-53.
- GOLDWASSER O. 2017. — What is a horse? Lexical acculturation and classification in Egyptian, Sumerian, and Nahuatl, in POMMERENING T. & BISANG W. (eds), *Classification from Antiquity to Modern Times. Sources, Methods, and Theories from an Interdisciplinary Perspective*. De Gruyter, Berlin, Boston: 43-64.
- GOLDWASSER O. sous presse. — Was There an 'animal' in Ancient Egypt? Studies in Lexica and Classifier Systems, with a glimpse toward Sumer, in ZSOLNAY I. (ed.), *Seen not Heard: Composition, Iconicity, and the Classifier Systems of Logosyllabic Scripts*. University of Chicago Press, Chicago.
- GONÇALVES R. A. (sous presse). — Nommer les animaux des Indes : quelques considérations sur la faune décrite dans les récits de voyage entre la fin du XIII^e et le début du XVI^e siècle, in BRÉMONT A., BOUDES Y., THUAULT S. & BEN SAAD M. (éds), *Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé*. *Anthropozoologica* 55 (7). <https://doi.org/anthropozoologica2020v55a7>
- GRANGE J. 2015. — De la nomenclature à la classification, in REYNAUD D. & SELOSSE P. (éds), *Nomenclatures au dix-huitième siècle. La science, langue bien faite: tricentenaire Linné-Buffon*. Presses de l'Aristotoloche, Cusy: 175-188.
- GRINEVALD C. 1986. — *Noun Classes and Categorization*. John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia, 481 p.
- GRINEVALD C. 2000. — *A Morpho-Syntactic Typology of Classifiers, Systems of Nominal Classification*. Cambridge University Press, Cambridge: 50-92.
- HAGÈGE C. 1985. — *L'homme de paroles*. Fayard, Paris, 416 p.
- HARTUNG U. 2011. — Nile mud and clay objects from the Predynastic cemetery U at Abydos, in FRIEDMAN R. & FISKE P. (eds), *Egypt at its origins 3, proceedings of the third international conference "Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt"*, London, 27th July-1st August 2008. *Orientalia Lovaniensia Analecta* (245): 468-492.
- HENDRICKX S. & DEPRAETERE D. 2004. — A theriomorphic stone jar and hippopotamus symbolism, in HENDRICKX S. & FRIEDMAN R. (eds), *Egypt at its Origins. Studies in Memory of Barbara Adams. Proceedings of the International Conference "Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt"*, Krakow, 28th August-1st September 2002. *Orientalia Lovaniensia Analecta* 138: 801-822.
- HILDEBRANDT R. & GLONING T. (éds) 2010. — *Hildegard von Bingen, Physica. Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum. Textkritische Ausgabe. Bd. 1: Text mit Berliner Fragment im Anhang*. De Gruyter, Berlin, New York, 431 p.
- HÜNEMÖRDER C. 1983. — Aims and intentions of botanical and zoological classification in the Middle Ages and Renaissance. *History and Philosophy of the Life Sciences* 5 (1): 53-67.
- HUNN E. 1976. — Toward a perceptual model of folk biological classification. *American Ethnologist* 3: 508-524.
- HUNN E. 2008. — *A Zapotec Botany. Trees, Herbs, and Flowers, Birds, Beasts, and Bugs in the Life of San Juan Gbëe*. University of Arizona Press, Tucson, 288 p.
- KALOF L. & RESL B. (eds) 2007. — *A Cultural History of Animals*. Berg, Oxford, 6 vol. [1536] p.
- KILARSKI M. 2013. — *Nominal Classification. A History of its Study from the Classical Period to the Present*. John Benjamins, Amsterdam, 405 p. <https://doi.org/10.1075/hl.41.2-3.07all>
- KITCHELL K. 2014. — *Animals in the Ancient World from A to Z*. Routledge, Londres, New York, 288 p. (Coll. *The ancient world from A to Z*).
- KITCHELL K. F. JR. & RESNICK I. 1998. — *Hildegard as a Medieval 'Zoologist'. The Animals of the Physica, Hildegard of Bingen. A Book of essays*. Garland, New York, Londres: 25-52.
- KITCHELL K. F. JR. & RESNICK I. M. (eds) 1999. — *Albertus Magnus On Animals. A Medieval Summa Zoologica*. Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1920 p.
- KLINKENBERG J.-M. 1996. — *Précis de sémiotique générale*. Seuil, Paris, 512 p.
- KUHN T. S. 1963. — *The Structure of Scientific Revolutions*. University of Chicago Press, Chicago, 240 p.
- LACAU P. 1951. — Sur le mot (Pyr. §225b, W., Col. 302). *Journal of Near Eastern Studies* 10 (1): 13-19. <https://www.jstor.org/stable/542418>
- LAKOFF G. 1987. — *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. The University of Chicago Press, Chicago, 624 p.
- LATOUR B. 1991. — *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La Découverte, Paris, 207 p.
- LATOUR B. & WOOLGAR S. 2003. — *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. La Découverte, Paris, 300 p.
- LAZARIS S. 1998. — Contribution à l'étude de l'hippiatrie grecque et de sa transmission à l'Occident (XIII^e-XV^e siècles), in AMOURETTI M.-C. & SIGAUT F. (éds), *Traditions agronomiques européennes. Élaboration et transmission depuis l'Antiquité. Actes du 120^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques. Section Histoire des sciences, Aix-en-Provence, 23-25 octobre 1995*. Éditions du CTHS, Paris: 143-169.
- LAZARIS S. (éd.) 2012. — *Le cheval dans les sociétés antiques et médiévales. Actes des journées d'étude internationales organisées par l'UMR 7044 – Étude des civilisations de l'Antiquité, Strasbourg, 6-7 novembre 2009*. Brepols, Turnhout, 309 p. (Coll. *Bibliothèque de l'Antiquité tardive*).
- LAZARIS S. 2016. — *Le Physiologus grec. Vol. I, La réécriture de l'histoire naturelle antique*. SISMEL – Edizioni del Galluzzo, Florence, xxi + 178 p. (Coll. *Micrologus' Library*; 77).
- LECLERCQ-MARX J. 2017a. — Une page d'histoire naturelle peu connue : les contreparties marines d'animaux terrestres dans la littérature didactique et encyclopédique, in HUBER-REBENICH G., ROHR C. & STOLZ M. (éds), *Wasser in der mittelalterlichen Kultur / Water in Medieval Culture: Gebrauch – Wahrnehmung – Symbolik / Uses, Perceptions, and Symbolism. Université de Berne, 23-25 mars 2015*. De Gruyter, Berlin: 508-520. <https://doi.org/10.1515/9783110437430-039>
- LECLERCQ-MARX J. 2017b. — Chevaliers marins et poissons chevaliers : origine et représentations d'une "merveille" dans et hors des marges (régions septentrionales du monde occidental, XII^e-XV^e siècles), in LATIMIER-IONOFF A., PAVLEVSKI-MALINGRE J. & SERVIER A. (éds), *Merveilleux et marges dans le livre profane à la fin du Moyen Âge (XII^e-XV^e siècles)*. Brepols, Turnhout: 35-45.
- LECLERCQ-MARX J. 2018. — Entre tradition classique et imaginaire germano-celtique : les monstres anthropomorphes des mers septentrionales, au Moyen Âge et au début de l'époque moderne. *Anthropozoologica* 53 (3): 53-65. <https://doi.org/10.5252/anthropozoologica2018v53a3>
- LECOINTRE G. & LE GUYADER H. 2001. — *La classification phylogénétique du vivant*. Belin, Paris, 559 p.
- LE CORNEC C. 2014. — Les vertus diététiques attribuées aux poissons de mer, in CONNOCHIE-BOURGNE C. (éd.), *Mondes marins du Moyen Âge*. Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence: 273-283. (Coll. *Senefiance*).
- LE GOFF 1977. — *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*. Gallimard, Paris, 424 p. (Coll. *Bibliothèque des Histoires*).
- LE GOFF 1985. — *L'Imaginaire médiéval*. Gallimard, Paris, 352 p. (Coll. *Bibliothèque des histoires*).

- LE GOFF 2000. — Les Intellectuels au Moyen Âge. Points, Paris, 256 p.
- LE NY J.-F. 1989. — *Science cognitive et compréhension du langage*. PUF, Paris, 249 p.
- LEVILLAIN A. (sous presse). — D'Homère à Aristote : le porc et le sanglier, figures domestique et épique, in BRÉMONT A., BOUDES Y., THUAULT S. & BEN SAAD M. (éds), Appréhender les catégories zoologiques dans les sociétés du passé. *Anthropozoologica* 55 (6). <https://doi.org/anthropozoologica2020v55a6>.
- MATHIEU B. 2004. — Une formation de noms d'animaux (ABCC) en égyptien ancien. *BIFAO* 104: 377-388.
- MEDEIROS COSTA NETO E., SANTOS FITA D. & VARGAS CLAVIJO M. 2009. — *Manual de Etnozoología: una guía teórico-práctica para investigar la interconexión del ser humano con los animales*. Tundra Ediciones, Valence, 288 p.
- MEEKS D. 2010. — De quelques 'insectes' égyptiens : entre lexique et paléographie, in HAWASS Z., DER MANUELIAN P. & HUSSEIN R. B. (éds), Perspectives on Ancient Egypt. Studies in honor of Edward Brovanski. *Supplément aux Annales du Service des Antiquités* (40): 274-302.
- MEEKS D. 2012. — La hiérarchie des êtres vivants selon la conception égyptienne, in GASSE A., SERVAJEAN F. & THIERS C. (éds), *Et in Aegypto et ad Aegyptum: recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier*. Université Paul-Valéry Montpellier 3, Montpellier: 517-543. (Coll. CENiM; 5).
- MURRAY M. A. 1905. — *Saqqara Mastabas*, Vol. 1. B. Quaritch, London, 50 p.
- NORMAND H. 2015. — *Les rapaces dans les mondes grec et romain: catégorisation, représentations culturelles et pratiques*. Ausonius, Bordeaux, 732 p. (Coll. *Scripta Antiqua*; 80).
- NYCKEES V. 2000. — Quelle est la langue des métaphores? in DÉTRIE C. (éd.), Sens figuré et figuration du monde. *Cahiers de praxématique* 35: 115-139.
- Ogilvie B. W. 2003. — The many books of nature: Renaissance naturalists and information overload. *Journal of the History of Ideas* 64 (1): 29-40. <https://doi.org/10.2307/3654294>
- Ogilvie B. W. 2006. — *The Science of Describing: Natural History in Renaissance Europe*. The University of Chicago Press, Chicago, 385 p.
- Ogilvie B. W. 2013. — Beasts, birds, and insects. Folkbiology and Early Modern classification of insects, in FLUBACHER S., GREYERZ K. & SENN P. (eds), *Wissenschaftsgeschichte und Geschichte des Wissens im Dialog – Connecting Science and Knowledge*. V & R Unipress, Göttingen: 295-316. <https://doi.org/10.14220/9783737001717.295>
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. 1998. — Emique. *L'Homme* 38 (147): 151-166.
- PASTOUREAU M. 1999. — L'animal et l'historien du Moyen Âge, in BERLIOZ J. & POLO DE BEAULIEU M. A. (eds.), *L'animal exemplaire au Moyen Âge (Ve-XVe siècle): actes du colloque international, Muséum d'Histoire naturelle d'Orléans, 26-27 septembre 1996*. Presses universitaires de Rennes, Rennes: 13-26. (Coll. Histoire).
- PASTOUREAU M. 2012. — *Symboles du Moyen Âge: animaux, végétaux, couleurs, objets*. Le Léopard d'Or, Paris, 397 p.
- PASTOUREAU M. 2019. — Classer les animaux. L'exemple du Moyen Âge occidental, in JEUDY-BALLINI M. (éd.), *Le Monde en mélanges. Textes offerts à Maurice Godelier*. Paris, CNRS Éditions: 403-424. (Coll. Anthropologie).
- PAYNE J. C. 1993. — *Catalogue of the Predynastic Egyptian Collection at the Ashmolean Museum*. Peeters, Louvain, xiv + 303 p.
- PELLEGRIN P. 1982. — *La classification des animaux chez Aristote: statut de la biologie et unité de l'aristotélisme*. Les Belles Lettres, Paris, 220 p.
- PESTRE D. 1995. — Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques. *Annales. Histoire, Sciences sociales* 50 (3): 487-522. <https://doi.org/10.3406/ahess.1995.279379>
- POINSOT D. 2018. — *Les animaux de la Perse: étude du corpus des sceaux et des bulles d'époque sassanide*. Thèse de doctorat, École pratique des hautes Études, Paris.
- POLIS S. & ROSMORDUC S. 2015. — The hieroglyphic sign functions: suggestions for a revised taxonomy, in MUELLER M., RONSODORF M., AMSTUTZ L., DORN A. & ULJAS S. (eds), *Fuzzy Boundaries. Festschrift for Antonio Loprieno*. Vol. 1. Widmaier, Hambourg: 149-174.
- POMMERENING T. & BISANG W. 2017. — *Classification from Antiquity to Modern Times: Sources, Methods, and Theories from an interdisciplinary perspective*. De Gruyter, Berlin, 350 p.
- PROVENÇAL P. 1992. — Observations zoologiques de 'Abd al-Latif al-Baghdadi. *Centaurus* 35 (1): 28-45.
- REY A.-L. 2013. — *Méthode et histoire: quelle histoire font les historiens des sciences et des techniques?* Garnier, Paris, 513 p. (Coll. Histoire et philosophie des sciences; 6).
- RIBÉMONT B. 1999. — *Le Livre des propriétés des choses. Une encyclopédie au XIV^e siècle*. Stock, Paris, 308 p. (Coll. Moyen Âge).
- RIBÉMONT B. 2002. — Bestiaire d'amour et zoologie encyclopédique: le cas des abeilles (*Bestiaire d'amour* anonyme et *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival), in RIBÉMONT B., *Littérature et encyclopédies du Moyen Âge*. Paradigme, Orléans: 287-313. (Coll. *Medievalia*; 42).
- RITVO H. 1998. — *The Platypus and the Mermaid, and other Fragments of the Classifying Imagination*. Harvard University Press, Cambridge, London, 298 p.
- ROGER J. 1995. — *Pour une histoire des sciences à part entière*. Albin Michel, Paris, 480 p. (Coll. Bibliothèque Albin Michel Idées).
- ROSCH E. 2011. — 'Slow lettuce': categories, concepts, fuzzy sets & logical deduction, in BELOHLAVEK R. & KLIR G. J. (eds), *Concepts and Fuzzy Logic*. MIT Press, Cambridge, London: 89-120.
- SCHAAF I. 2019. — *Animal Kingdom of Heaven. Anthropozoological Aspects in the Late Antique World*. De Gruyter, Berlin, 161 p. (Coll. Millennium-Studien zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr; 80).
- SELOSSE P. 2006. — *La théorie de l'éponymie en botanique à la Renaissance: l'écriture du texte scientifique des origines de la langue française au XVIII^e siècle*. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris: 265-276.
- SELOSSE P. 2012. — Peut-on parler de classification à la Renaissance: les concepts d'«ordre» et de «classe» dans les ouvrages sur les plantes. *Seizième Siècle* 8 (1): 39-56. <https://doi.org/10.3406/xvi.2012.1041>
- SELOSSE P. 2014. — Le Plasne, le Salamandre, le Daulphin et le Mauvis: la vulgarisation des savoirs dans les traités d'histoire naturelle de Pierre Belon, in GIACOMOTTO-CHARRA V. & SILVI C. (éds), *Lire, choisir, écrire: la vulgarisation des savoirs du Moyen Âge à la Renaissance*. École nationale des Chartres, Paris: 149-164.
- SHAPIN S. 1998. — *The Scientific Revolution*. University of Chicago Press, Chicago, 232 p.
- SHAPIN S. 2010. — *Never Pure. Historical Studies of Science as if it was Produced by People with Bodies, Situated in Time, Space, Culture, and Society, and Struggling for Credibility and Authority*. Johns Hopkins University Press, Baltimore, ix + 552 p.
- STRUBEL 2005. — Bêtes rouges et bêtes noires: à propos d'une classification cynégétique, in JACQUART D., JAMES-RAOUL D. & SOUTET O. (éds), *Par les mots et par les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences offerts à Claude Thomasset*. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris: 717-728.
- SUBLET J. 2004. — Nommer l'animal en arabe d'après un auteur du XII^e siècle. *Anthropozoologica* 39 (1): 99-105
- THUAULT S. 2017. — *La dissimilation graphique dans les textes égyptiens de l'Ancien Empire: essai de grammatologie cognitive*. Thèse de doctorat en Égyptologie, Université Montpellier 3 Paul Valéry.
- TILLIER S. 2005. — Terminologie et nomenclatures scientifiques: l'exemple de la taxonomie zoologique, in DEPECKER L. (éd.), *La terminologie: nature et enjeux. Langages* 157: 103-116. <https://doi.org/10.3917/lang.157.0104>
- VAN DEN ABEELE B. 1996. — Quelques pas de grue à travers l'histoire naturelle médiévale: un regard diversifié sur le réel, in STOFFEL J.-F.

- (éd.), *Le réalisme. Contributions au séminaire d'histoire des sciences (1993-1994)*. Centre interfacultaire d'étude en histoire des sciences, Louvain-la-Neuve: 71-98. (Coll. Réminiscences; 2).
- VAN DEN ABEELE B. 1997. — Vincent de Beauvais naturaliste: les sources des livres d'animaux du *Speculum naturale*, in LUSIGNAN S. & PAULMIER-FOUCART M. (éds), *Lector et compilator: Vincent de Beauvais, frère prêcheur, un intellectuel et son milieu au XIII^e siècle*. Créaphis, Grâne: 127-151. (Coll. Rencontres à Royaumont; 9).
- VAN DEN ABEELE B. 1999. — Le 'De animalibus' d'Aristote dans le monde latin: modalités de sa réception médiévale. *Fruhmittelalterliche Studien* 33: 287-318.
- VAN DEN ABEELE B. 2005. — Barthélemy l'Anglais et Jean Corbechon: enquête sur le livre XII, *De avibus*, in VAN DEN ABEELE B. & MEYER H. (éds), *Bartholomaeus Anglicus, De Proprietatibus rerum. Texte latin et réception vernaculaire. Actes du colloque international, Münster, 9.-11.10.2003*. Brepols, Turnhout: 185-202. (Coll. *De diversis artibus*; 74).
- VERNANT J.-P. 1965. — *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*. Maspero, Paris, 335 p. (Coll. Les Textes à l'appui; 13).
- VIGNAUX G. 1999. — *Le démon du classement: penser et organiser*. Seuil, Paris, 112 p.
- WAQUET F. 1998. — *Le latin ou l'empire d'un signe, XVI^e-XX^e siècle*. Albin Michel, Paris, 420 p. (Coll. L'Évolution de l'Humanité).
- WINAND J. & STELLA A. 2013. — *Lexique du Moyen Égyptien, avec une introduction grammaticale et une liste des mots présentés selon le classificateur sémantique*. PUL, Liège, 249 p.
- WINAND J., COLLIER M. A. & STAUDER A. 2016. — The syntax-semantics interface in Earlier Egyptian. A case study in verbs of cognition, in ALLEN J. P., COLLIER M. A. & STAUBER A. (eds), *Coping with Obscurity: the Brown Workshop on Earlier Egyptian Grammar*. Lockwood Press, Atlanta: 109-139.
- VERNUS P. & YOYOTTE J. 2005. — *Le Bestiaire des Pharaons*. Perrin, Paris, 807 p.
- ZENT S. 2009. — A genealogy of scientific representations of indigenous knowledge, in HECKLER S. (ed.), *Landscape, Process and Power. Re-evaluating traditional environmental knowledge*. Berghahn Books, New York, Oxford: 19-67.
- ZUCKER A. 2005a. — *Les classes zoologiques en Grèce ancienne. D'Homère (VIII^e av. JC) à Elien (II^e ap. JC)*. Université de Provence, Aix-en-Provence, 317 p. (Coll. Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale).
- ZUCKER A. 2005b. — *Aristote et les classifications zoologiques*. Peeters, Louvain la Neuve, Paris, 368 p.

Soumis le 24 octobre 2019;
 accepté le 18 février 2020;
 publié le 3 avril 2020.